

LE DERNIER SOUFFLE DE JOSEPH

Seb Le Rêveur



LE DERNIER SOUFFLE DE JOSEPH

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le givre et la brique	4
Chapitre 2 : Cinq minutes d'éternité	9
Chapitre 3 : Le goût du fer	12
Chapitre 4 : L'anesthésie judiciaire	17
Chapitre 5 : Le sanctuaire profané	25
Chapitre 6 : Le verdict de la honte	28
Chapitre 7 : Le sourire de l'impunité	34
Chapitre 8 : L'ombre des vivants	38
Chapitre 9 : La veillée funèbre	41
Chapitre 10 : L'écho du macadam	45
Chapitre 11 : Le rituel du froid	48
Chapitre 12 : Le secret du protecteur	52
Chapitre 13 : L'escalade du vide	56
Chapitre 14 : L'asphyxie	60
Chapitre 15 : La marche funèbre	66
Chapitre 16 : Le craquement du monde	69
Chapitre 17 : L'ultime indifférence	76
Chapitre 18 : Le silence de Cambrai	80

Chapitre 1

Le givre et la brique

Le ciel de Cambrai, en ce mois de mars 2026, n'était plus une étendue atmosphérique ; c'était une voûte d'étain terni, un couvercle de schiste posé à même les toits d'ardoise. L'air possédait une consistance huileuse, une humidité qui ne se contentait pas de mouiller la peau, mais qui semblait vouloir s'y infiltrer, cherchant les pores pour y déposer un sédiment de suie et de mélancolie. Dans les interstices des briques de terre cuite, là où le mortier s'effritait comme une gencive malade, le givre avait dessiné des motifs fractals, des griffures blanches qui semblaient palpiter au rythme d'un cœur invisible, tapi sous le pavé.

Joseph était là, sur la place, une silhouette déguenillée que la ville semblait avoir secrétée. Il était assis sur le rebord d'une fontaine tarie, dont le bassin vide recueillait les détritiques avec une patience de charogne. Ses doigts, noueux comme des racines arrachées à une terre ingrate, fouillaient un sac en papier jauni. À l'intérieur, des croûtons de pain, secs et durs comme des fragments d'os.

Il ne les jetait pas. Il les offrait.

Autour de lui, les pigeons ne ressemblaient pas à des oiseaux. C'étaient des grappes de plumes graisseuses, des morceaux de bitume animés d'un tressaillement névrotique. Leurs yeux, petites perles de soufre vitrifié, fixaient Joseph avec une intensité dérangeante. L'un d'eux inclina la tête, révélant une excroissance charnue, une tumeur grise qui battait doucement sous son cou. Une odeur de soufre mouillé et de gaz de marais émana soudain de la bête, empestant l'air glacé. Quand ils bougeaient, le bruit de leurs griffes sur le granit produisait un son de craquement minuscule, une symphonie de mandibules broyant du vide. Joseph murmurait des

mots sans voyelles, une litanie sourde qui se perdait dans les replis de son écharpe élimée. Sa respiration produisait un sifflement ténu, un râle de vieux soufflet percé. À chaque expiration, une fine brume s'échappait de ses lèvres gercées, dessinant pour une fraction de seconde l'image de ses propres poumons dans l'air : deux éponges grisâtres saturées de poussière de brique.

À trente mètres de là, Malik était adossé à l'angle d'un bâtiment dont la façade semblait suinter un liquide noirâtre. Il ne portait pas de manteau. Le tissu de son sweat absorbait la faible lumière, créant autour de lui un puits thermique, une zone où toute chaleur venait s'annihiler. Malik ne regardait pas Joseph comme on regarde un homme. Il l'observait comme un entomologiste contemple une membrane de chitine sur le point de rompre. Il ne frissonnait pas. Il ne clignait pas des yeux. Ses pupilles dévoraient l'iris, transformant son regard en deux tunnels sans fond débouchant sur un néant fertile. Il ressentait une curiosité atroce, une envie de tester la résistance des fibres qui retiennent l'âme dans la viande.

Malik vit le pigeon malade s'approcher de la main de Joseph. Le vieil homme tendit un doigt parcheminé et effleura l'excroissance pulsante. Malik sourit. Ce n'était pas un sourire humain, c'était une simple rétractation des muscles faciaux sur une absence de sens. Il aimait ce que la ville devenait : un organisme en décomposition dont il était l'agent infectieux.

À quelques rues de là, le bureau de Sarah n'offrait aucun refuge. C'était une pièce exiguë, saturée par l'odeur de la cellulose vieille et du café froid, un parfum de défaite bureaucratique. La lumière des néons vacillait avec un bourdonnement électrique qui lui vrillait les tempes. Sur son bureau trônait le dossier de Joseph. Elle caressa le papier rugueux, presque organique. Elle avait l'impression que si elle appuyait trop fort, le dossier se mettrait à saigner une encre-sang noirâtre.

Elle se sentait étouffer. Cambrai lui apparaissait comme une immense machine destinée à broyer les volontés. Sarah se leva et s'approcha de la fenêtre. La vitre était

couverte d'une buée grasse. Elle dessina un cercle du bout de l'index. Au loin, le bruit d'une voiture s'arrêta net, laissant place à un silence dénaturé. Elle regarda sa montre. Les aiguilles avançaient par saccades. Le temps devenait visqueux, un sirop épais qui emprisonnait ses mouvements. Elle voulut prendre son téléphone, mais ses muscles pesaient des tonnes. Elle entendit soudain un sifflement interne : son propre sang se changeait en poussière de craie sous sa peau devenue brusquement trop lisse, d'une blancheur de porcelaine.

Sur la place, l'atmosphère bascula. Les pigeons se turent. Ils formèrent un cercle parfait autour de Joseph, têtes tournées vers Malik. Joseph leva les yeux. L'air brûlait ses narines, laissant un goût de métal sur sa langue. L'ombre de Malik s'étira sur les pavés, démesurée, rampant dans les rainures entre les pierres pour atteindre ses pieds.

Malik se décolla du mur. Son mouvement fut fluide, sans friction. Le bruit de ses semelles sur le sol était mat, comme s'il marchait sur de la chair. Joseph voulut parler. Seul un clic sec sortit de sa gorge. Ses cordes vocales s'étaient changées en fils de verre. Le visage de Malik apparut sous la capuche : une peau trop pâle, une régularité de masque de cire. Malik s'arrêta à deux mètres. Il dégageait une odeur d'ozone et de terre retournée.

Joseph abaissa son sac. Un morceau de pain tomba. Malik, d'un geste d'une rapidité inhumaine, écrasa le pigeon qui s'en approchait. Le craquement fut net. Pas de sang rouge, seulement un suintement grisâtre, épais comme du basalte fondu. Joseph essaya de reculer, mais ses jambes étaient soudées au rebord de la fontaine.

— Tu les aimes, tes oiseaux ? murmura Malik.

Sa voix provenait de partout, une vibration résonnant dans les os plutôt que dans les oreilles. Malik sortit un téléphone portable de sa poche. L'écran projeta une lueur bleutée, cadavérique, sur son visage.

— On va faire un film, Joseph. Un film où tu es la star.

Chaque centimètre parcouru par le bras du garçon semblait durer une éternité. Dans son bureau, Sarah sentit une aiguille de glace lui traverser la poitrine. Elle lâcha le dossier. Les feuilles s'éparpillèrent comme des ailes battantes. Le temps se figea.

Derrière Malik, cinq autres ombres émergèrent de la brume, silhouettes identiques du vide. Ils formèrent une demi-lune. Le givre sur les briques s'épaissit instantanément. Le silence devint un poids physique, une chape d'étain. Joseph comprit. Ce n'était pas une agression. C'était un rituel. Une offrande faite au vide de l'époque.

Malik fit un pas de plus. L'espace se réduisit à une faille de réalité. Il tendit la main pour effleurer la joue de Joseph. Ses doigts étaient d'un froid minéral, une sonde s'enfonçant dans du beurre rance.

— Chut. Ne gâche pas le son.

La peau de Joseph se rétracta. Elle devenait translucide, révélant une architecture de fils d'argent et de brume. Les agresseurs se rapprochèrent dans un mouvement de reptile. Ils ne marchaient pas, ils glissaient. Le smartphone de Malik captura l'instant. Dans le cadre de l'écran, le visage de Joseph se déformait en artefacts numériques, des larves blanches grouillant sur son image.

L'impact ne produisit pas le bruit d'un coup, mais celui d'un cristal que l'on broie. Un son sec. Haut perché. Joseph ne ressentit pas de douleur, mais un déplacement de ses organes vers une dimension latérale. La ville de Cambrai se repliait sur elle-même. Les façades s'empilaient sans logique. Le beffroi se dissolvait.

Dans l'obscurité totale du bureau, la main de Sarah n'était plus que porcelaine froide. Elle vit, sur le sol, la main de papier sortir du dossier de Joseph. Elle écrivait. Les doigts de craie traçaient le nom de l'homme sur le linoléum. L'encre-sang s'évaporait

sitôt déposée, laissant des cicatrices gazeuses sur le sol.

Joseph.

Joseph.

Joseph.

L'anomalie était complète. La brique et le sang avaient fusionné. La ville n'était plus qu'une cicatrice de schiste sous un ciel d'étain. Le nom s'effaçait dans un dernier sifflement de vapeur sombre. Le silence était définitif. La construction commençait.

Chapitre 2

Cinq minutes d'éternité

Le ciel de Cambrai n'était pas noir. Il était d'une nuance de plomb vicié, une chape d'ozone et de suie qui scalpait la pénombre pour révéler une réalité plate, spectrale. En ce mois de mars 2026, l'air possédait une consistance granuleuse, une humidité huileuse qui se figeait en un givre rance sur les pavés de la place Aristide-Briand. Contre le flanc froid de l'église Saint-Géry, Joseph n'était plus qu'une excroissance organique, un empilement de cartons détrempés dont le souffle marquait le rythme d'une agonie latente.

L'anomalie commença par une lueur cyan. Elle émanait d'un petit rectangle de silicium qui semblait fiévreusement pulser entre les mains de Malik, tel un organe arraché cherchant son rythme cardiaque. Six silhouettes glissaient avec une désinvolture prédatrice. Malik ne fixait pas Joseph ; il fixait le retour vidéo. Pour lui, la réalité n'existait que si elle était pixélisée, filtrée par ce processeur qui chauffait contre sa paume comme une fièvre maligne.

Le premier coup de pied partit avec une précision chirurgicale. Le bruit fut celui d'une pastèque que l'on lâche sur du béton, suivi d'un craquement cristallin. À cet instant précis, à quelques rues de là, Sarah fut arrachée au sommeil. Elle ne sursauta pas ; elle sentit une aspiration, un retrait de la vie. En portant la main à son visage, elle sentit une fissure sèche courir le long de sa joue.

— Plus près, Lucas. On voit pas son œil, murmura Malik.

Sa voix était plate comme le bitume. Pour Joseph, les cinq minutes qui suivirent devinrent une éternité fragmentée. Chaque impact résonnait contre la façade de

l'église, un écho qui semblait être le seul témoin du sacrilège. Le craquement de ses côtes ne ressemblait pas à une rupture nette, mais au glissement humide de deux morceaux de bois flotté se froissant sous une épaisse couche de boue.

La ville buvait. La brique rouge, gorgée d'humidité millénaire, semblait s'attendrir sous l'afflux du sang ferreux qui s'écoulait de la mâchoire désaxée du vieil homme. Le sang ne s'étalait pas ; il formait des dômes vibrants, des perles de rubis qui s'organisaient selon une géométrie viciée, défiant la gravité pour ramper vers les interstices des pavés.

Simultanément, dans sa chambre, Sarah fixa ses mains. Sous ses ongles, une lisière de terre noire sourdait de sa propre chair. Elle gratta, mais la sensation était minérale. Ses phalanges ne pliaient plus ; elles grinçaient avec le bruit sourd de la pierre que l'on force. Chaque coup de talon que Malik portait sur le crâne de Joseph se répercutait dans la colonne vertébrale de Sarah comme une décharge de calcaire. Elle devenait la sentinelle de cette violence, une extension de l'architecture de Cambrai.

Malik zooma. Il voulait capturer la structure du derme cédant sous la pression. La caméra de son téléphone captura une déchirure statique derrière Joseph, une béance dans la trame de la réalité où s'engouffrait tout sens. Malik n'était plus un bourreau humain ; il était un réceptacle de vide, un conduit pour cette force qui réduisait le monde à un signal électrique vide.

— Regarde-moi, Joseph. Souris à la France.

Le flash se déclencha, une impulsion blanche qui grilla la rétine du vieil homme. Dans cette fraction de seconde, la place fut illuminée d'une nudité insoutenable : le sang noir, les visages lisses et angéliques des adolescents, et la majesté indifférente de l'église. Puis, le silence de Cambrai se densifia, devenant une matière visqueuse qui emprisonnait les sons derrière les fenêtres closes des immeubles.

La quatrième minute fut celle de la désintégration. Le crâne de Joseph rencontra le granit avec une vibration musicale, une cloche fêlée frappée une dernière fois. Au même moment, Sarah tomba à genoux. Ses jambes s'étaient soudées au carrelage dans une fusion de grès et de cellules. Elle n'était plus une femme ; elle était un monument de sel et de brique pilée. Elle ouvrit la bouche pour crier, mais seule une vapeur de soufre s'en échappa. Ses cordes vocales étaient désormais des fibres de bois mort.

— C'est bon, on a les cinq minutes, dit Malik.

Ils s'éloignèrent d'un pas tranquille. Ils laissèrent derrière eux un Joseph étendu en croix, parodie de martyr dont l'œil gauche restait fixé sur le ciel de plomb. Le dernier souffle du vieil homme ne fut pas un soupir, mais un déclic métallique, le bruit d'une porte que l'on verrouille dans une maison vide.

La ville de Cambrai absorba ce dernier souffle avec une avidité millénaire. Les bâtiments de brique ne tenaient plus debout par la force du mortier, mais par la tension de cette horreur répétée. Chaque façade n'était maintenue que par le poids de l'indifférence qui venait de s'écouler sur le pavé. Dans l'air, il ne restait que l'odeur de l'ozone et le relent de la mort anonyme.

Sarah, pétrifiée dans son appartement, sentit une pression glaciale sur son épaule. Ce n'était pas une main, mais une absence, une forme de vide qui sentait le bitume gelé. Elle comprit alors que la faim de la ville ne serait jamais rassasiée. Chaque brique, chaque pavé, chaque fenêtre sombre de Cambrai attendait désormais sa part de chair, nourrie par le signal parfait et numérique de la terreur. Le néant n'avait pas seulement gagné ; il s'était érigé en architecture.

Chapitre 3

Le goût du fer

La brique n'oublie jamais. À Cambrai, elle est d'un rouge sombre, hépatique, imprégnée de siècles de suie et de brumes picardes qui lui donnent la texture d'une peau vieille et poreuse. Ce soir-là, sous un ciel de plomb qui semblait vouloir écraser les clochers, Sarah marchait comme on s'enfonce dans un cauchemar dont on connaît déjà l'issue. Ses pas sur le pavé résonnaient avec une netteté sèche, chaque claquement de semelle sonnait comme un reproche dans le silence pétrifié des rues.

Elle arriva à l'angle de la rue des Liniers. C'est là que le monde s'était arrêté pour Joseph.

La scène de crime avait été « nettoyée ». Un mot clinique pour dire que des hommes en uniforme avaient déversé des seaux d'eau savonneuse et de chlore sur l'histoire d'une vie. Mais pour Sarah, l'odeur était encore là. Ce n'était pas l'odeur du sang frais, celle qui agresse les narines d'une pointe cuivrée. C'était une effluve de fer froid, de rouille humide qui suintait des interstices du bitume. L'eau de Javel n'était qu'un linceul chimique incapable de masquer la puanteur de l'agonie.

Elle s'arrêta, immobile. L'air était si froid qu'il lui brûlait les poumons, une sensation de verre pilé descendant dans sa trachée. Elle regarda le sol. Les dalles étaient luisantes sous la lueur blafarde d'un réverbère qui grésillait, un bruit électrique irrégulier, comme le battement de cœur d'un mourant. À ses pieds, le goudron présentait une anomalie : une dépression imperceptible où l'eau de rinçage stagnait en une flaque huileuse. Elle y plongea le bout de l'index. Le liquide était glacé, mais au fond de la fissure, elle sentit une texture visqueuse, une matière qui semblait absorber la lumière au lieu de la refléter.

Le téléphone vibra contre sa cuisse, un bourdonnement sec qui refusait de mourir.

Elle le sortit, l'écran inondant son visage d'une lumière bleue qui accentuait les cernes creusés par ses nuits d'insomnie. Une notification. Un lien. Pas de nom d'expéditeur, juste une suite de chiffres anonymes. Ses doigts tremblaient si fort qu'elle manqua de faire tomber l'appareil. Elle ne réfléchit pas ; elle laissa la culpabilité, cette bête affamée de certitudes atroces, guider son geste. Elle cliqua.

La vidéo se chargea avec une lenteur de supplice. Le cercle de chargement tournait, un ouroboros numérique dévorant ses derniers remparts de raison. Puis, le son jaillit. Un rire de gorge, jeune, dépourvu de la moindre nuance de joie. C'était le bruit d'un vide qui s'amuse.

L'image était instable, lissée par un algorithme qui rendait les mouvements écoeurants de fluidité. Joseph était assis contre le mur de briques. Il ne ressemblait plus à un homme, mais à un tas de chiffons fatigués. Ses yeux n'étaient plus que deux trous d'ombre remplis d'une incompréhension totale. Une chaussure de sport d'un blanc immaculé entra dans le champ, flottant presque dans l'air nocturne. On voyait chaque couture de la basket, chaque détail du logo brillant sous les flashes.

Le premier coup ne fut pas montré directement. On entendit seulement le son. Un bruit mat. Le bruit d'un fruit mûr que l'on écrase contre un mur. Le corps de Joseph eut un sursaut, une convulsion électrique qui le projeta contre la brique. La caméra s'approcha encore, avide de dégradation. Malik murmura quelque chose, un mot d'argot jeté comme une insulte au sacré.

Sarah, agenouillée dans la poussière, sentit le goût du fer envahir sa bouche. Ce n'était plus une métaphore. La saveur de métal oxydé lui fit monter les larmes aux yeux. Elle regardait l'écran comme on regarde un abîme s'ouvrir. Les coups s'enchaînaient avec une régularité de métronome. Ce qui était terrifiant, ce n'était pas la force, mais la

désinvolture du geste. On aurait dit des enfants testant la résistance des coutures d'une poupée de son.

À un moment, le visage de Malik apparut dans le reflet d'une vitrine. Il souriait légèrement, les yeux fixes, dilatés par une adrénaline qui semblait le doucher de l'intérieur. Il ne frappait pas un homme ; il effaçait une erreur dans la matrice de son ennui. Les pixels se brouillèrent soudain autour des mains qui s'abattaient sur Joseph. Les taches de sang ne semblaient pas suivre les lois de la physique ; elles dessinaient des formes fugaces, des ombres s'étirant vers les agresseurs, comme si la souffrance était une donnée que le numérique parvenait enfin à capturer.

Le dernier souffle de Joseph fut un sifflement, le bruit de l'air s'échappant d'un soufflet percé.

Sarah lâcha le téléphone. Il tomba face contre terre, mais le son continuait de s'en échapper, étouffé, comme si les rires provenaient désormais des entrailles de la terre. Elle se releva. La ville lui parut étrangère. Les fenêtres des appartements étaient closes, sombres. Combien avaient vu les flashes briller dans l'obscurité comme des lucioles nécrophages ? Au loin, le carillon de l'Hôtel de Ville — les célèbres Martin et Martine — se mit à sonner. Mais au lieu des notes cristallines habituelles, il produisit un son de bug numérique, un cri compressé et strident qui déchira la brume.

Le froid se fit plus mordant. Sarah porta ses mains à son visage. Elles sentaient le chlore et ce fer persistant. Elle réalisa qu'elle n'était plus seule. La vidéo, en circulant sur les serveurs froids, avait créé une présence. Joseph ne reposait pas en paix ; il était fragmenté en millions de pixels, condamné à mourir en boucle entre deux publicités insignifiantes.

Elle tourna la tête vers une ruelle adjacente. Rien. Juste l'obscurité dense. Pourtant, au sol, la flaque de liquide sombre semblait avoir bougé, s'étirant vers elle comme une aiguille boussolée. Elle se mit à courir, fuyant le bruit de ses propres pas et cette

petite lumière bleue qui brillait toujours au sol derrière elle.

Elle atteignit la Grand-Place. Un adolescent était debout sous un abribus, le visage éclairé par cette même lueur. Le rire de Malik s'échappa de son haut-parleur. Le jeune homme sourit et balaya l'écran du pouce pour revoir la scène. Joseph mourait encore.

Sarah s'appuya contre un mur. Elle sentit ses articulations se raidir. Elles ne pliaient plus ; elles s'emboîtaient désormais comme des pièces de maçonnerie froide. Ses dents bougèrent dans ses gencives, se réalignant dans un craquement minéral. Sa peau lui semblait trop étroite, une membrane de cuir humide dont elle aurait voulu s'extraire, mais qui se changeait progressivement en une surface lisse, synthétique.

Elle regarda sa main droite. Une fissure venait d'apparaître dans sa propre chair, une fente nette dont s'écoulait lentement une goutte d'un sang trop sombre, presque goudronneux. Elle n'était plus seulement l'assistante sociale qui avait échoué. Elle devenait une partie de l'architecture de la douleur de Cambrai.

Au-dessus d'elle, une ombre immense se projeta sur la brique. Ce n'était pas une silhouette humaine, mais une forme dégingandée dont les membres semblaient se prolonger dans les joints du mortier. Elle leva les yeux et vit, sur le rebord du toit, une chose faite de fragments de verre et de brume noire. Elle ne descendait pas comme un grimpeur, mais comme un insecte, ses membres se tordant dans des angles impossibles, le buste collé à la façade dans un raclement de pierre contre pierre.

La chose s'arrêta à deux mètres d'elle. Elle n'avait pas de peau, mais un amas de visages pixélisés, des milliers de captures d'écran de violence s'agitant à sa surface. Elle tendit un bras qui s'étira comme une ombre à la tombée du jour. Les doigts s'approchèrent du visage de Sarah. Ils sentaient l'ozone et l'électricité statique.

— Regarde, chuchota une voix faite de mille timbres superposés. Regarde ce que vous avez fait de moi.

Sarah ne ferma pas les yeux. Elle ne le pouvait plus. Ses paupières avaient fusionné avec ses globes oculaires, devenant des lentilles fixes. Elle vit sa propre image se refléter dans la vitrine d'un magasin d'électronique : elle ne voyait plus une femme, mais un monument de chair et de données, une antenne de chair destinée à capter le signal mondial de l'indifférence.

Le monde autour d'elle perdit sa résolution. Les bords des bâtiments devinrent dentelés. Elle sentit ses jambes s'enfoncer dans le bitume, devenant des piliers de béton. Elle était devenue une tour de guet.

Au loin, Malik apparut par saccades, comme un personnage dont la connexion vacille. Il n'était plus un garçon, mais un obélisque de brique et de suie s'élevant vers le ciel de plomb. Le ciel lui-même se figea en une texture de compression JPEG, des blocs de grisaille empilés les uns sur les autres.

Il n'y eut pas de cri final. Juste le son d'une notification. Un petit *ding* cristallin qui résonna dans chaque foyer de la ville. Le cycle de la vidéo recommença. Sarah, intégrée à la pierre, sentit une larme de goudron couler sur sa joue de porcelaine. Elle n'était plus un témoin. Elle était le support de l'enregistrement. Et dans l'obscurité de Cambrai, seule resta allumée la diode rouge d'une caméra, attendant patiemment le prochain sacrifice pour se sentir, enfin, exister.

Chapitre 4

L'anesthésie judiciaire

L'air de Cambrai n'était plus une simple composante atmosphérique ; en ce mois de mars 2026, il était devenu une texture. Une membrane grise, saturée d'humidité ferreuse et de l'odeur du limon cuit qui s'effrite, se collait aux poumons de Sarah comme une suie invisible. Chaque inspiration était une lutte, une intrusion de la ville dans son intimité biologique. Elle marchait vers le commissariat, ses talons martelant le bitume avec une régularité de métronome funèbre, mais le son semblait s'étouffer avant même d'atteindre ses propres oreilles. Le silence de la ville n'était pas une absence de bruit, c'était une présence. Une masse sourde qui absorbait les cris, les râles et, désormais, la justice.

Lorsqu'elle franchit les portes vitrées du bâtiment administratif, le contraste thermique ne lui apporta aucun réconfort. La chaleur à l'intérieur était moite, viciée, chargée des effluves de café brûlé et de dossiers qui moisissent dans des sous-sols sans lumière. La clarté fluorescente des néons, instable, émettait un grésillement électrique à peine audible, une fréquence qui semblait faire vibrer la base de son crâne. C'était une lumière qui ne révélait rien, elle ne faisait que délaver les couleurs, transformant les visages des fonctionnaires en masques de cire grise, uniformes, interchangeables.

Sarah s'assit sur une chaise en plastique dont le dossier semblait retenir la sueur de milliers de désespoirs passés. Elle tenait contre son giron un dossier qu'elle avait elle-même constitué. Les bords des feuilles étaient usés, le papier s'était ramolli sous l'effet de la moiteur de ses mains. Pour elle, chaque page était un lambeau de la chair de Joseph, une preuve qu'il avait existé au-delà de la flaque de sang noir qui avait marqué le trottoir de la place d'Armes. À travers la vitre dépolie de l'accueil, elle

voyait passer des ombres. Les policiers se déplaçaient avec une lenteur onctueuse, presque aquatique. Leurs gestes étaient économes, dénués de l'urgence que la situation exigeait. On n'enquêtait pas sur un meurtre ; on gérait un flux de données, un surplus de paperasse qui encombrait les rouages d'une machine déjà grippée par l'indifférence.

C'est alors qu'elle le vit. Pas Malik lui-même, pas encore, mais son influence sur l'espace.

Au bout du couloir, une porte s'ouvrit. Un courant d'air anormalement glacial s'engouffra dans la salle d'attente, transportant une odeur de métal et de poussière de craie. Malik sortait. Il quittait la salle d'interrogatoire. Escorté par deux agents. Ils semblaient ne pas le garder. Ils l'accompagnaient. Une déférence involontaire. Ils craignaient de perturber le vide. Malik ne marchait pas tout à fait comme un être humain. Il y avait une fluidité dérangeante dans ses hanches, une absence totale de tension musculaire. Il portait un survêtement gris, de la même couleur que le ciel de Cambrai, qui semblait absorber la lumière des néons plutôt que de la refléter.

Sarah sentit une pointe d'acidité remonter dans sa gorge. Elle observa ses mains. Elles étaient impeccables. Des mains d'enfant, presque, dont les ongles étaient coupés court, d'une blancheur de nacre. Il était impossible d'imaginer que ces mêmes doigts avaient serré le col de Joseph pendant que les autres s'acharnaient sur ses côtes. Et pourtant, il y avait cette anomalie. Sous l'œil gauche de Malik, une infime veine palpitait. Ce n'était pas le tic nerveux d'un coupable, c'était un mouvement rythmique, autonome, qui semblait vouloir s'extraire de la peau. Un battement qui n'était pas synchrone avec celui de son cœur.

Il tourna la tête vers Sarah. Leurs regards ne se croisèrent pas ; celui de Malik passa à travers elle, comme si elle n'était qu'un obstacle moléculaire sans importance, un bug dans sa vision périphérique. Ses yeux étaient d'un noir total, sans reflets, deux puits d'une profondeur abyssale où la lumière venait mourir. Il n'y avait ni haine, ni défi, ni

remords. Il n'y avait que le néant. Un vide si pur qu'il en devenait terrifiant.

— Madame ? La voix du procureur adjoint Meillard la ramena à la réalité.

Meillard était l'incarnation de l'anesthésie judiciaire. Son costume était d'un bleu si sombre qu'il paraissait noir dans cette clarté blafarde, et sa peau, parsemée de taches de vieillesse, ressemblait à du parchemin trop tendu sur un crâne étroit. Il tenait son stylo-plume comme un scalpel, prêt à disséquer la vie de Joseph jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'une série de codes pénaux et de numéros de procédure.

Sarah se leva. Son cœur cognait contre ses côtes avec la régularité sourde d'un pilon de chantier. Ses jambes semblaient perdre leur densité, devenant de simples piliers de poussière agglomérée. Elle entra dans son bureau, une pièce exiguë où l'odeur de la poussière se mêlait à celle d'un parfum de lavande bon marché utilisé pour masquer le renfermé.

— Monsieur le Procureur, commença-t-elle, sa voix tremblant imperceptiblement. Je viens de voir Malik. Il... il est libre de ses mouvements dans vos couloirs. Le dossier que j'ai préparé contient des témoignages sur la préméditation, sur le sadisme de l'acte. Ce n'était pas une rixe. C'était une exécution.

Meillard ne leva pas les yeux de son bureau. Il fit glisser un formulaire vers lui. Le bruit du papier sur le bois était un frottement sec, comme le froissement d'une aile de mante religieuse.

— Madame, nous traitons le dossier 2026-CBR-402 avec toute la rigueur nécessaire, dit-il d'un ton monocorde, une mélodie qui semblait conçue pour endormir toute velléité de révolte. Les éléments constitutifs de l'intentionnalité de donner la mort sont, à ce stade, insuffisamment caractérisés par les prélèvements de police technique et scientifique. Nous sommes sur une qualification de violences volontaires ayant entraîné la mort sans intention de la donner, commises en réunion.

Chaque mot était un poids de plomb. Sarah sentit une pression monter derrière ses yeux.

— "Sans intention" ? répéta-t-elle. Ils l'ont filmé. Ils riaient. Vous avez vu la vidéo ? Le moment où le pied de Malik rencontre la tempe de Joseph ? On entend... on entend le bruit de l'os qui cède. C'est un craquement, Monsieur le Procureur. Un bruit de papier déchiré que je n'oublierai jamais.

Meillard soupira, un sifflement ténu qui s'échappa de ses narines pincées. Il leva enfin les yeux. Ils étaient d'un gris délavé, deux billes de verre usées par des décennies de misère humaine.

— La vidéo est un élément contextuel, certes. Mais le droit n'est pas une affaire d'émotions ou d'onomatopées. C'est une mécanique. Une structure. Les prévenus sont jeunes, sans antécédents judiciaires majeurs inscrits au casier. Le système est ainsi fait qu'il privilégie la réinsertion à la vindicte populaire.

Sarah se pencha en avant, ses mains s'appuyant sur le bureau verni. Elle remarqua une petite tache d'encre qui semblait s'étendre sur le bois, une tache qui n'existait peut-être pas une seconde plus tôt. Elle avait la forme d'une araignée écrasée.

— Ce n'est pas de la vindicte. C'est de la reconnaissance. Si vous ne nommez pas l'horreur pour ce qu'elle est, vous la laissez grandir. Vous sentez cette odeur, ici ? Dans ce bureau ?

Meillard fronça les sourcils.

— Je ne sens rien, Madame.

— C'est l'odeur de la pourriture, Monsieur le Procureur. Pas celle d'un corps. Celle d'une âme collective qui s'effondre. Malik n'est pas un "jeune en manque de repères".

C'est un prédateur qui a compris que votre jargon était son meilleur bouclier.

Elle ouvrit son dossier et en sortit une photo de Joseph. Le vieil homme y souriait, les yeux plissés par le soleil de juillet. Sur la photo, ses mains étaient calleuses, sales de la terre de la ville, mais vivantes. Elle la posa sur le bureau de Meillard, entre deux formulaires de mise en liberté. Meillard ne regarda pas la photo. Il rangea ses stylos dans un plumier en cuir avec une précision maniaque.

— L'audition de Monsieur Malik s'est déroulée de manière... fluide, reprit-il, ignorant son interpellation. Il coopère. Il reconnaît avoir été présent, exprime un regret formel sur l'issue fatale, mais nie toute volonté homicide. Les autres membres du groupe corroborent sa version. Le droit est une question de concordance, Madame. Et ici, la concordance nous mène vers un contrôle judiciaire strict en attendant le jugement.

Sarah sentit une vague de froid l'envahir. C'était une hypothermie de l'espoir. Elle imaginait Malik, dehors, marchant dans les rues de Cambrai, sa peau respirant l'air de la ville, ses poumons se gonflant de cette brume grise alors que Joseph n'était plus qu'une poignée de cendres. Elle se souvint d'un détail infime de la vidéo que la police lui avait montrée une seule fois. Juste après le dernier coup, Malik s'était penché sur Joseph. Il n'avait pas vérifié s'il respirait. Il avait simplement approché son visage de celui du mourant, et pendant une fraction de seconde, il avait ouvert la bouche, comme pour inhaler quelque chose. Un mouvement presque imperceptible, une aspiration silencieuse.

Le "Dernier Souffle". Ce n'était pas un titre poétique. C'était ce que Malik avait volé.

— Vous ne comprenez pas, murmura Sarah. Ce que vous appelez "fluidité", c'est l'absence de friction. Il n'y a pas de friction parce qu'il n'y a pas d'humanité contre laquelle votre justice peut buter. Malik est un trou noir. Tout ce que vous lui lancerez — vos lois, vos procédures — sera absorbé.

Meillard se leva, signifiant la fin de l'entretien. Ses mouvements étaient saccadés, comme si ses articulations manquaient d'huile. Alors qu'ils quittaient le bureau, ils passèrent devant une salle d'attente secondaire, vitrée. À l'intérieur, Malik était assis, seul. Il regardait fixement le mur blanc en face de lui. Sarah s'arrêta. À travers la vitre, elle remarqua quelque chose. Le néon au-dessus de Malik ne grésillait pas comme les autres. Il était d'une fixité absolue, émettant une lumière blanche, chirurgicale. Et sur le mur blanc que Malik fixait, l'ombre du garçon ne correspondait pas tout à fait à sa posture.

Alors que Malik était immobile, les mains croisées sur les genoux, son ombre semblait vibrer. Une distorsion subtile sur les bords. La silhouette noire essayait de se détacher de la surface du mur. Les doigts de l'ombre semblaient s'allonger en filaments fins, invisibles, qui cherchaient les fissures dans le plâtre. Sarah voulut crier, mais les mots se bloquèrent dans sa gorge. Meillard, lui, ne voyait rien. Il rangeait ses clés dans sa poche.

— Il a un regard... particulier, n'est-ce pas ? concéda le procureur d'un ton distrait. Un vide générationnel. Le manque d'empathie numérique, sans doute.

Il ouvrit la porte lourde menant au hall principal. Sarah sortit dans le froid de Cambrai. Elle resta un long moment sur le parvis. Derrière elle, le commissariat semblait se replier sur lui-même, une forteresse d'argile solidifiée et de béton qui ne protégeait rien, si ce n'est le silence. Elle regarda ses mains. Le dossier qu'elle portait n'était plus seulement du papier. La texture en était devenue étrangement souple, presque huileuse. Chaque page, sous la pression de son pouce, semblait émettre un battement sourd et irrégulier.

Elle s'arrêta net. Le silence de la ville n'était pas un vide. C'était une présence. Une masse compacte et gélatineuse qui semblait peser sur ses épaules. C'est alors qu'elle l'entendit à nouveau. Ce rire. Il ne venait pas d'une ruelle. Il semblait sourdre de la terre elle-même. Malik. Ce n'était pas son corps qui était là, mais son essence.

Sarah sentit une pression s'exercer contre ses tympanes. Elle baissa les yeux vers sa propre main qui tenait le dossier. Sa peau, d'habitude si souple, se craquelait en motifs géométriques parfaits, imitant la disposition des briques de sa chambre. Elle ne ressentait aucune douleur, seulement une inertie effrayante, une perte de sensation qui remontait le long de son bras, transformant ses muscles en une fibre ligneuse. Elle sentait le mortier s'infiltrer dans ses alvéoles pulmonaires, chaque respiration arrachant désormais un nuage de chaux à ses bronches pétrifiées.

Elle n'était plus une assistante sociale. Elle devenait une partie du mur. Un témoin silencieux, muré dans sa propre chair, condamné à observer Malik errer dans les ruines d'une ville qui n'avait plus le nom de Cambrai, mais celui d'un mausolée à ciel ouvert. Elle vit alors ce qui se cachait derrière la réalité administrative. L'armoire aux dossiers au loin ne contenait plus de papier. Elle s'était transformée en une gueule béante. Et au fond, elle vit Malik. Il n'était pas assis sur une chaise. Il était suspendu, maintenu par des fils d'encre qui s'inséraient dans ses pores, dans ses yeux. Il était le prisonnier volontaire de ce système, sa source d'énergie.

La brique de son corps se fit plus dense encore. Elle sentit ses entrailles se transformer en un entrelacs de tuyauteries rouillées. Meillard s'approcha d'elle avec un tampon encreur. Sarah sentit une terreur absolue, l'oblitération définitive. Le Procureur leva l'instrument. Juste avant qu'il ne l'abaisse sur son front de pierre, le temps se figea de nouveau.

Une mouche de poussière se posa sur le tampon. Elle n'était pas grise. Elle était d'un blanc immaculé. La mouche commença à marcher sur la surface de l'encre rouge. Et là où ses pattes se posaient, l'encre s'éclaircissait, devenant du sang pur, du sang chaud, du sang humain. Un murmure monta des structures modulaires : "Joseph n'est pas une brique..."

Meillard fronça les sourcils de cire. Sa main trembla. Sarah sentit une fissure

parcourir sa propre poitrine. Un craquement douloureux, comme si son cœur de terre cuite se fendait pour laisser passer un souffle d'air. Ce n'était pas la vie qui revenait. C'était la douleur. Une preuve d'existence dans ce mausolée.

— Le droit est mort de froid sur un trottoir, parvint à dire Sarah.

L'espace se refermait sur elle comme un livre que l'on referme brutalement. Sarah ne lutta plus. Elle accepta la pétrification. Elle accepta de devenir le mur. Car si elle était le mur, elle pouvait entendre tout ce qui se passait dans la ville. Elle pouvait sentir chaque vibration, chaque cri étouffé, chaque injustice commise dans l'ombre des structures de limon cuit. La dernière chose qu'elle vit avant que l'obscurité du dossier ne se referme totalement sur elle fut la petite mouche blanche. Elle s'envola vers la fenêtre, traversa le verre comme s'il n'existait pas, et disparut dans le ciel de plomb.

Dehors, sur la place, Malik marchait lentement. Il s'arrêta un instant. Il regarda vers le bâtiment, vers la fenêtre. Il ne vit rien. Juste de la terre cuite. De l'argile froide et humide qui semblait le fixer. Et dans le silence de la rue, un bruit de succion retentit, si faible que seul un monstre pouvait l'entendre. C'était le bruit d'une ville qui commence à digérer ses propres bourreaux.

Chapitre 5

Le sanctuaire profané

Le ciel de Cambrai n'était pas un dôme, mais une dalle de schiste froid qui s'abaissait, millimètre après millimètre, sur les toits de brique rouge. En ce mois de mars 2026, l'air possédait une consistance granuleuse, une humidité qui ne se contentait pas de mouiller la peau, mais semblait vouloir s'y infiltrer pour y déposer un sédiment de suie et de regret. Sarah marchait, ses talons martelant le bitume avec une régularité de métronome funèbre. Chaque pas résonnait dans le silence de la rue déserte, un écho sec qui paraissait trop vaste pour une seule femme.

Elle s'arrêta devant l'ancienne usine textile, un squelette de béton et de verre dépoli niché au creux d'une ruelle où la lumière mourait avant d'avoir pu toucher le sol. La porte de fer, autrefois sécurisée par une chaîne massive, bâillait étrangement. Le métal n'avait pas été coupé ; il semblait avoir subi une fatigue accablante, les maillons tordus dans des angles défiant la physique, comme s'ils avaient fondu de terreur. Sarah tendit une main gantée. Le froid qui émanait du fer n'était pas celui de l'hiver, mais une absence totale de vibration thermique, une neutralité glaciale.

Lorsqu'elle franchit le seuil, l'odeur la frappa. Ce n'était pas la misère habituelle, mais une effluve organique de décomposition douceâtre mêlée à une pointe métallique de cuivre frais. Elle alluma sa lampe torche. Le faisceau trancha l'obscurité, révélant une anomalie qui lui glaça le sang : la poussière ne se déposait pas sur le sol, mais lévissait à deux millimètres de la surface, formant une pellicule de grisaille immobile, comme si le béton lui-même la repoussait par dégoût.

Sarah avança vers le renforcement où Joseph installait d'ordinaire son matelas. Le sol était jonché de conserves vides, mais elles n'étaient pas jetées au hasard. Elles étaient

empilées en pyramides grotesques, les étiquettes méticuleusement arrachées et recollées sur les murs, créant une tapisserie de visages publicitaires dont les sourires de papier se tordaient sous l'humidité. Le matelas avait été éventré par des milliers de petites incisions chirurgicales. La bourre de coton s'en échappait en flocons grisâtres, une neige sale qui semblait palpiter sous la lumière.

Elle s'approcha du petit autel improvisé de Joseph. Tout avait disparu, remplacé par un monticule de cendres froides. Ses doigts fouillèrent la poussière soyeuse, semblable à de la peau calcinée. Sous les débris, elle retira une photographie. Le bord était noirci, mais l'image restait nette : un Joseph jeune, en costume de lin, souriant avec une dignité que Sarah avait contribué à briser. Elle revit son bureau, le dossier qu'elle avait refermé trop vite, les promesses non tenues. Elle sentit alors un goût de bile et de métal froid envahir sa bouche.

Un frottement s'éleva à l'autre bout de la pièce. *Sssshhh... Sssshhh...*

Ce n'était pas un pas. C'était le bruit d'un tiroir de classeur métallique que l'on tire, suivi du froissement d'un dossier que l'on classe. Sarah amorça un quart de tour. Lentement. Le cuir de ses chaussures grimaça contre le béton. Le faisceau de sa lampe, telle une lame de scalpel, trancha l'air par saccades, montant vers les tubulures du plafond. Là, entre deux joints de fonte où l'ombre aurait dû être absolue, quelque chose n'était pas noir. C'était un blanc de craie. Une forme longue, pâle, segmentée d'une manière qui rappelait la colonne vertébrale d'un grand animal, s'était rétractée dans le noir absolu des combles.

Elle ne cria pas. Le cri resta emprisonné, se transformant en une brûlure acide. Elle baissa les yeux sur la photo. Sous l'effet de la moiteur de ses doigts, l'image de Joseph s'altérait. Le sourire s'élargissait, les commissures des lèvres dépassant les limites de l'anatomie humaine, remontant vers des yeux d'un bleu délavé qui la fixaient avec une accusation muette.

Soudain, une pression s'exerça sur ses omoplates. Le mur de briques derrière elle ne l'arrêta pas ; il s'assouplit, devenant une panse tiède et accueillante. Sarah sentit ses côtes s'écarter, une par une, avec une délibération atroce. Une faim invisible et polyphonique semblait sourdre du mortier. Elle ne sentait plus ses pieds. En baissant les yeux, elle vit ses chaussures se fondre dans le sol, sa chair prendre la teinte terreuse de la terre cuite. Sa culpabilité ne se contentait plus de ronger son esprit ; elle sculptait sa nouvelle nature.

Elle tenta de reculer, mais elle faisait désormais partie de l'architecture. Ses bras s'allongeaient pour devenir des linteaux, sa peau devenait poreuse, rugueuse, abrasive. Elle sentit un petit objet dur dans sa poche. Elle plongea une main qui n'était déjà plus qu'un bloc de sédiments et en sortit un grain du chapelet de Joseph. Il était fendu en deux, net. À l'intérieur de la nacre, gravé en lettres minuscules, se trouvait un seul mot : *MERCI*.

Le mot n'était pas un remerciement. C'était une condamnation finale.

Dans l'obscurité, Malik — ou la fréquence qui portait son nom — ne parla pas. Il se contenta de faire vibrer l'air d'un bruit de machine à écrire lointaine, archivant sa transformation. Sarah ferma les yeux, mais elle ne vit pas le noir. Elle vit les rues de Cambrai, elle vit chaque brique de la ville, et elle comprit qu'elle n'était plus une visiteuse. Elle était le décor. Elle était le témoin pétrifié de son propre échec.

Le sanctuaire de Joseph l'avait totalement absorbée. Dehors, la pluie de mars commença à tomber, une sueur froide sur le front de la ville qui ne lavait rien, mais s'infiltrait partout. À l'intérieur, il n'y avait plus de Sarah, juste un mur de briques rouges qui semblait, pour un œil très attentif, respirer avec une régularité de métronome. Le silence revint, seulement troublé par le craquement d'un joint de mortier qui se fendait, laissant échapper une unique goutte de sang noir qui n'atteignit jamais le sol, suspendue dans l'air, immobile.

Chapitre 6

Le verdict de la honte

Le Palais de Justice de Cambrai ne ressemblait pas à un sanctuaire de la loi ce matin-là. Pour Sarah, il s'apparentait davantage à un estomac de pierre, une cavité organique et grise, saturée par l'humidité d'un mois de mars qui refusait de mourir. Les murs de briques rouges, à l'extérieur, semblaient suinter un salpêtre noir, une moisissure qui ne venait pas de la pluie, mais d'une décomposition interne, comme si la cité elle-même rejetait ses propres fondations.

Elle était assise au troisième rang, ses mains jointes si fermement que ses articulations blanches ressemblaient à de petits crânes polis. L'air dans la salle d'audience était rance. Il y avait cette odeur de papier recyclé, de cire froide et, plus subtilement, cette effluve de laine mouillée qui émanait des vêtements de la foule. Pour Sarah, il y avait autre chose. Une anomalie infime. Une pointe d'ozone et de fer blanc, comme l'instant précis où un fil électrique se consume dans l'obscurité d'une cloison.

Ses yeux ne quittaient pas la nuque de Malik.

Il était là, assis dans le box des accusés, séparé d'elle par une vitre de plexiglas qui déformait la réalité. Malik ne bougeait pas. Il était d'une immobilité minérale. Sarah observa la base de son crâne. Un pore de sa peau semblait palpiter. Pas au rythme d'un cœur humain. C'était une vibration plus rapide, une pulsation d'insecte prisonnier sous l'épiderme. Elle se demanda si elle était la seule à voir cette minuscule distorsion, cette preuve que ce corps n'était pas fait de la même argile que le reste de l'humanité.

Le silence pesait sur les tympans. Les jurés fixaient le grain du bois de leurs pupitres, atteints d'une catatonie collective. Puis, la porte latérale grinça. Les magistrats entrèrent. Ils ne marchaient pas, ils glissaient, leurs robes noires s'agitant comme des ailes huileuses. Le Président s'installa. Ses mains étaient tachées de marques si sombres qu'elles ressemblaient à des ecchymoses fraîches. Il ajusta ses lunettes. Le reflet des néons remplaça ses yeux par deux fentes de lumière blanche.

Il commença à lire.

Sa voix était un raclement de parchemin. Chaque mot tombait dans la salle comme un caillou dans un puits. « Attendu que... » Sarah sentit une goutte de sueur glacée dévaler sa colonne vertébrale. Autour d'elle, les contours des objets devenaient flous. Les veines du chêne des boiseries s'étiraient comme des capillaires congestionnés.

« ...considérant les irrégularités constatées dans la procédure de garde à vue... »

Le Président fit une pause. Dans le box, Malik inclina très légèrement la tête. C'était un mouvement infime, mais pour Sarah, ce fut une révélation d'horreur pure. Dans ce mouvement, le cou de Malik parut s'allonger d'un millimètre de trop. Une articulation supplémentaire sembla se dessiner sous la peau tendue, une saillie osseuse qui n'aurait pas dû exister.

« ...le défaut de caractérisation de l'intention homicide au regard des éléments matériels fournis par l'accusation... »

La phrase flotta dans l'air, monstrueuse. Sarah regarda Malik. Il ne souriait pas. Son visage restait un masque de porcelaine mate. Mais ses doigts, posés sur le rebord du box, commencèrent à bouger. Ils pianotaient un rythme inaudible. L'ongle de son index était légèrement trop long, légèrement trop jaune. Il grattait le plexiglas.

Scritch. Scritch. Scritch.

Le son était minuscule, mais il résonnait dans le crâne de Sarah comme si on grattait l'intérieur de sa propre boîte crânienne.

« ...par ces motifs, la cour prononce l'acquittement de Malik B. et ordonne sa mise en liberté immédiate. »

Le silence qui suivit fut un vide pneumatique qui aspira l'oxygène de la pièce. Personne ne cria. La ville de Cambrai accepta le verdict avec une résignation fétide. Malik se leva. C'est à cet instant que le temps se distordit. Elle vit Malik se déplier. Il ne se levait pas comme un homme, mais comme une structure articulée qui s'étendait au-delà de sa propre taille. Ses épaules parurent s'élargir, occupant un espace déraisonnable.

Il passa devant elle. Le déplacement d'air qu'il provoqua était glacial. Sarah ne sentit pas le vent, elle sentit l'absence de chaleur. Une zone morte qui lui frôla le visage, laissant sur sa joue une sensation de brûlure par le froid. Sur le plexiglas, à l'endroit où il avait posé ses doigts, il restait une trace. Une pellicule de graisse blanchâtre, une exsudation qui semblait grignoter la surface du plastique. Une odeur de viande oubliée au soleil s'éleva de la marque.

Elle sortit du tribunal. Cambrai l'attendait sous son dôme de plomb. La ville semblait plus étroite. Les rues n'étaient plus des passages, mais des goulots d'étranglement. Sarah s'arrêta devant une flaque d'eau croupie. Dans le reflet, elle vit son visage. Ses yeux commençaient à prendre cette teinte de gris vitreux, la même couleur que le ciel.

Elle atteignit sa voiture et s'enferma à l'intérieur. C'est alors qu'elle l'entendit. Un grattement. Très léger. Venant de l'arrière. *Scritch. Scritch. Scritch.* Elle ne se retourna pas. Elle fixa le rétroviseur central. L'obscurité à l'arrière n'était pas une absence de lumière. C'était une masse. Une densité.

Ses mains, crispées sur le volant, devinrent livides. Elle remarqua une anomalie sur sa main droite. Une veine s'était mise à palpiter avec une vigueur anormale. Elle battait selon la cadence du grattement à l'arrière. La peau devenait translucide, révélant une substance d'un bleu violacé qui luttait pour sortir. Sur le tableau de bord, juste devant elle, il y avait une petite pile de poussière fine et grise. De l'os broyé.

Elle démarra et roula vers le canal de Saint-Quentin. L'eau était noire, immobile. Sarah resta les mains sur le volant, le corps secoué par des tremblements. Le silence était désormais saturé par le clapotis de l'eau contre le béton. Elle n'était plus tout à fait une femme, mais une ponctuation fragile sur la ligne d'horizon d'une cité qui avait renoncé.

Le bruit sous ses côtes changea de texture. Ce n'était plus un grattement sec, mais quelque chose de plus humide. Comme si une multitude de petites pattes cherchaient à s'agripper à sa plèvre. Elle sentit une protubérance sous sa mâchoire. C'était dur, lisse, poussant directement depuis sa glande lymphatique. Ses dents se desserraient dans leurs alvéoles. Ce n'était pas une maladie. C'était une profanation.

Elle tourna la tête vers la rive opposée. Malik était là. Sa silhouette semblait désormais trop longue pour la perspective. Ses bras pendaient bien au-delà de ses genoux. Malik était l'incarnation de l'impunité, et cette impunité avait un poids gravitationnel.

L'odeur de la brique humide devint insupportable. Sarah ouvrit la bouche pour respirer, mais l'air était chargé d'un résidu de conscience qui tapissait sa gorge. Une douleur sourde irradiait dans son épine dorsale. Ses vertèbres s'écartaient. Sous sa peau diaphane, ses veines étaient d'un noir d'encre. Elle ne devenait pas un monstre. Elle devenait une partie du décor. Elle devenait le témoin que la ville ne pourrait jamais effacer.

Scritch. Scritch.

Le bruit était maintenant derrière son sternum. Une pression immense s'exerça de l'intérieur. Sarah sentit ses côtes s'écarter, le cartilage cédant avec une horreur clinique. Elle baissa les yeux et vit, à travers l'ouverture de son chemisier, une pointe de nacre sombre percer sa peau.

Dans le silence absolu, Malik ouvrit la bouche. Ce n'était pas un cri. C'était une fréquence infra-basse qui fit vibrer les vitres des maisons. Sa mâchoire se décrocha, s'abaissant jusqu'à toucher son torse, révélant une gorge qui n'était plus qu'un puits de ténèbres.

Sarah ne voyait plus Malik comme un homme. Elle le voyait comme une faille. Une déchirure dans la trame de la réalité par laquelle le monde laissait échapper sa propre substance. Ses yeux s'étaient transformés. Elle voyait la souffrance de Joseph multipliée à l'infini, gravée dans la structure moléculaire de l'air.

Elle tendit une main vers Malik. Ses doigts s'étaient allongés, affinés jusqu'à n'être plus que des aiguilles d'os noir. Elle ne voulait pas se venger. La vengeance était humaine. Elle voulait fusionner avec cette horreur.

À cet instant, le sol lui-même commença à se fissurer. De ces fissures sortait une brume de brique pilée. La ville rendait l'âme. Sarah sentit son propre squelette se tordre pour épouser les formes géométriques aberrantes de cette nouvelle réalité. Elle n'était plus Sarah. Elle était le regret devenu matière.

Le "scritch" dans sa poitrine devint un bourdonnement assourdissant. La chose qui germait en elle était prête. Elle ouvrit la bouche, imitant la pose de son bourreau. Pas de tige oculaire, pas de mot. Juste une émanation de vide qui s'étirait vers l'autre vide.

Malik restait immobile. L'obscurité autour de lui commença à pulser comme un cœur

géant. Une masse de briques et d'ombres s'éleva du sol, occultant le ciel. Il n'y eut pas de cri. Il n'y eut qu'un bruit sourd, celui d'une existence que l'on efface. Ce n'était pas le corps de Malik qui était broyé, mais son impunité que la ville absorbait goulûment. Chaque brique du quai semblait se nourrir de cette essence désassemblée.

Quand ce fut fini, il ne restait plus rien. Pas une tache. Juste l'odeur de la pluie sur la brique froide.

Sarah resta seule sur le quai. Ses mouvements gardaient une fluidité surnaturelle. Elle regarda ses mains. Sous la surface, on voyait encore bouger quelque chose de sombre. Elle s'enfonça dans les ruelles de Cambrai. Les briques humides semblaient s'écarter sur son passage. Elle était devenue la gardienne du dernier souffle.

Dans le silence qui respirait enfin, on pouvait entendre, en collant l'oreille contre le pavé, le son d'un battement de cœur. Un cœur de pierre, un cœur de province, un cœur qui ne s'arrêterait plus jamais de haïr ce qui l'avait brisé.

Le chapitre de l'humanité était clos. Celui de la réponse commençait, écrit dans les replis de la brique et de l'oubli.

Chapitre 7

Le sourire de l'impunité

Le ciel de Cambrai n'était plus une voûte, mais un couvercle de fonte scellé à la graisse de charbon. En ce mois de mars 2026, l'air ne circulait plus ; il stagnait, chargé d'une humidité poisseuse qui transformait chaque respiration en un effort conscient, une aspiration de particules de brique pilée et de gazole froid. Pour Sarah, chaque inspiration était une intrusion, un viol de ses poumons par une ville qui semblait sécréter sa propre agonie.

Elle marchait le long de la rue de la Selle, là où les façades de briques rouges paraissaient aujourd'hui couvertes d'une sueur huileuse. Les joints de mortier s'effritaient comme des gencives malades. Sous ses pieds, l'asphalte vibrait d'une fréquence inaudible, un bourdonnement sourd qui remontait le long de ses talons. Elle pensait à Joseph. Toujours. Son absence n'était plus un vide, mais une présence négative. Joseph n'était plus qu'une tache d'ombre sur le trottoir, là où la réalité refusait de combler le trou laissé par son corps brisé.

Elle s'arrêta. Un bruit. Infime. Le frottement de deux surfaces synthétiques. Le cri étouffé d'un nylon contre un autre. Sarah resserra les pans de son manteau lourd comme un linceul. Un lampadaire grésilla derrière elle. Ce n'était pas le clignotement d'une ampoule en fin de vie, mais un spasme. La lumière semblait se contracter autour de quelque chose qu'elle ne voyait pas encore.

Elle accéléra le pas, fuyant cette odeur de menthe chimique et de sueur d'adolescent qui commençait à saturer l'espace. Elle tourna l'angle de la rue des Liniers. Le silence ici était absolu, un vide acoustique qui lui fit mal aux oreilles. Dans le reflet d'une vitrine abandonnée, elle le vit. Il était là, à une vingtaine de mètres. Malik.

Il portait son blouson noir dont le logo brillait d'un éclat obscène. Il ne faisait rien. Sa posture était d'une immobilité surnaturelle, une statue de cire oubliée dans une morgue. La distance entre eux paraissait s'effiloche. Puis, il boucha le silence. Un *clac* métallique déchira le brouillard. Malik jouait avec le capot de son briquet. À chaque déclic, Sarah sentait son propre cœur sauter une pulsation. Elle se retourna.

— Qu'est-ce que tu veux, Malik ?

Sa voix sortit comme un râle. Le jeune homme pencha la tête avec un mouvement trop ample pour être humain. Ses yeux, deux billes d'obsidienne, fixaient Sarah avec une curiosité clinique.

— Je marche, madame l'assistante. Sa voix semblait provenir des fissures des murs. La loi dit que je peux marcher. Partout.

Il fit un pas. Le son de sa semelle arrivait avec un retard de synchronisation qui souleva le cœur de Sarah. Malik s'arrêta à moins de dix mètres, sa peau d'une pâleur de craie révélant le grouillement d'une vie souterraine. Il commença à sourire. C'était un sourire qui ne devait rien à la joie, mais tout à la géométrie : l'étirement d'une lèvre sur une loi qui n'existait plus. C'était le sourire de l'impunité.

— Joseph était vieux, murmura-t-il. Moi, je suis l'avenir. Regardez autour de vous. La ville se tait.

Il s'approcha. Sarah voulut reculer, mais elle atteignit le seuil de son immeuble comme dans un rêve fiévreux. Malik ne la suivit pas à l'intérieur, mais son absence était pire. Dans le hall, elle monta les marches, sentant une pression insupportable dans ses membres. Elle atteignit son appartement. En entrant, elle ne chercha pas la lumière. Elle savait que l'obscurité était désormais la seule condition autorisée.

Elle traversa le salon. Le parquet avait la souplesse d'un ventre. Sous son pied, Sarah sentit le bois céder, non comme une planche qui rompt, mais comme une chair qui consent. La nausée la submergea. Elle s'adossa au mur, mais le contact de la brique froide fut un choc. Elle sentit les rugosités du mortier sous ses doigts ; elles étaient molles, vivantes.

Elle regarda ses mains dans la pénombre. Sous ses ongles, une poussière grise s'accumulait. Puis, elle sentit cette bosse sous la peau de son avant-bras. Une arête dure, minérale, qui remontait vers son coude.

Dans le silence de son crâne, elle entendit alors ses propres os se transformer en gravier. C'était un crissement de carrière s'éboulant à l'intérieur de ses oreilles, un frottement de silice et de calcaire broyé qui annihilait toute pensée. La brique de Cambrai ne se contentait plus d'être le décor ; elle exigeait de devenir son ossature.

Elle se traîna jusqu'à la fenêtre. En bas, sur le trottoir, une étincelle de butane perça les ténèbres. L'odeur du gaz monta jusqu'à elle, plus tranchante qu'un cri. Malik était là. Il ne la regardait pas, il regardait le mur. Il grandissait. Ses bras s'étiraient le long des façades comme des corniches de pierre. Il fusionnait avec l'asphalte, devenant la rue, devenant la cité.

Sarah sentit le verrou final se pousser dans son épaule. L'immobilité la gagna. Elle ne pouvait plus cligner des yeux. Sa propre peau se craquela, non pour saigner, mais pour laisser apparaître la structure alvéolée et rouge de l'argile cuite. Elle était devenue une gargouille de douleur, une extension de cette architecture où le crime n'était plus une faute, mais une fondation.

Dehors, Malik éteignit l'étincelle de son briquet. Dans le noir absolu, on n'entendait plus que le craquement lent, millimètre par millimètre, d'une ville qui continuait de pousser sur les os de ceux qui avaient cru que les murs les protégeaient. Sarah ne vit pas la fin. Elle était devenue le mur. Elle était devenue le silence. Elle était devenue

Cambrai.

Chapitre 8

L'ombre des vivants

Le ciel de Cambrai n'était plus une voûte, mais un couvercle de fonte, scellé par les mains d'un dieu indifférent. En ce mois de mars 2026, l'air ne circulait plus ; il stagnait, chargé d'une humidité poisseuse qui semblait exsuder des briques rouges, comme si la ville elle-même transpirait une fièvre ancienne. Sarah marchait, les épaules voûtées sous le poids d'un manteau trop lourd. Chaque pas était une lutte contre une inertie visqueuse. Elle ne percevait plus le silence, mais un bourdonnement parasite constant, semblable au sifflement électrique d'un vieil écran cathodique en veille, une fréquence située juste derrière la texture de la réalité.

Elle le vit au bout de la rue de la Herse.

Malik marchait avec une décontractance qui confinait à l'insulte. À cette distance, il n'était qu'une tache d'encre plus dense que le crépuscule, mais Sarah perçut immédiatement l'anomalie. C'était infime, presque subliminal : un décalage de quelques millisecondes entre le balancement de ses bras et le mouvement de son torse. Son corps semblait subir un lag numérique, une traînée temporelle qui brisait la fluidité de sa marche.

Elle se mit à le suivre. Le quartier de la gare s'ouvrait devant eux comme une plaie béante. Malik s'arrêta brusquement. Il se pencha pour ramasser un caillou sur le trottoir. Sarah, dissimulée derrière un porche, l'observa presser la pierre entre ses doigts. Sous la pression, le minéral devint mou, s'écrasant comme une pâte à modeler grise entre ses phalanges, avant de reprendre instantanément sa dureté originelle lorsqu'il le lâcha. Le caillou rebondit sur le pavé avec un bruit sec, définitif.

Malik reprit sa marche vers l'impasse des Liniers. Ici, l'oppression était totale. Les murs de briques, gonflés par l'humidité, ressemblaient à des gencives malades prêtes à expulser des fenêtres en guise de dents. Dans le vide sonore de la ruelle, Sarah entendit un bruit organique interne. Un craquement sec, profond, comme une articulation qui se déboîte et se remet en place avec une douceur obscène sous le sweat-shirt du garçon, sans qu'aucun mouvement extérieur ne vienne trahir la fracture.

Il s'arrêta face au mur aveugle du fond. Il ne bougeait plus.

L'ombre de Malik, projetée sur la brique par un néon agonisant, ne correspondait pas à sa posture. Alors qu'il restait rigide, sa silhouette noire sur le mur semblait s'étirer, ses doigts d'ombre grattant la surface de la paroi avec une autonomie terrifiante. Malik se retourna lentement. Son cou pivota selon un angle qui aurait dû briser sa colonne vertébrale.

Ce n'était pas un monstre. C'était toujours le visage de ce garçon de dix-huit ans, mais avec une disposition fautive. Quelqu'un avait découpé ses traits et les avait recollés avec un décalage d'un millimètre vers la gauche. Ce décalage créait une dissonance cognitive insupportable. Malik sourit, un étirement de lèvres qui ne sollicitait aucun muscle, une simple déchirure dans le masque de chair.

— Tu sens ça, l'assistante ? demanda-t-il. Sa voix ne passait pas par l'air, elle vibrait directement dans les os de la mâchoire de Sarah. Le froid d'une crypte avant la genèse.

Il leva une main. Les pores de sa peau s'ouvraient et se fermaient avec un bruit de succion.

— Tu veux savoir pourquoi le juge m'a laissé partir ? Parce qu'on ne peut pas enfermer l'obscurité. On peut juste éteindre la lumière autour d'elle.

Avant qu'elle ne puisse hurler, il s'évapora dans l'obscurité, laissant derrière lui une traînée d'ozone et de vide. Sarah s'effondra. Sous la peau de son propre poignet, elle vit une bosse se déplacer. Un passager sous-cutané, infime, une ondulation solide qui remonta lentement le long de son bras pour se loger dans le creux de son cou.

Elle rentra chez elle, portée par une hyperesthésie douloureuse. Elle ne marchait plus dans une ville, mais dans un organisme. Elle sentait chaque rat courir dans les tubulures des égouts, chaque vibration des câbles électriques comme des nerfs à vif. Arrivée dans sa salle de bain, elle s'agrippa au lavabo. L'air y était saturé d'une odeur de terre retournée.

Elle fixa le miroir. Son reflet était là, livide. Elle vit la plaie dans son cou : une strie de cartilage épanouie, une croissance fongique qui palpait. Elle se pencha pour examiner l'anomalie. Alors, son reflet fit quelque chose d'impossible. Ses yeux ne cillèrent pas normalement : la paupière inférieure remonta vers le haut pour rejoindre la supérieure, un clignement inversé qui brisa les dernières chaînes de sa raison.

Sarah ne hurla pas. Elle ouvrit la bouche et sentit une fumée grise s'en échapper, tandis que les briques de son appartement semblaient se ramollir, devenant les parois stomacales d'une cité qui achevait sa digestion. Elle n'était plus une femme ; elle était un nerf à nu dans l'estomac de briques de Cambrai. Elle ferma les yeux, et pour la première fois, elle entendit le cœur de la ville battre : un son lourd, lent, et affamé.

Chapitre 9

La veillée funèbre

L'inertie thermique n'était pas un simple visiteur dans l'appartement de Sarah ; elle en était le propriétaire légitime. C'était une morsure héliophobe, une humidité d'argile calcinée qui s'insinuait sous la peau, non pour mordre, mais pour coloniser la moelle des os. À Cambrai, en ce mois de mars 2026, l'hiver s'accrochait aux façades lépreuses et se glissait par les jointures défailtantes des fenêtres, apportant avec lui l'odeur de la suie, du métal oxydé et de la friture rance.

Elle était assise à sa table de cuisine, une surface en formica écaillé qui absorbait la faible lueur de l'unique ampoule nue. Devant elle, le dossier. Une chemise cartonnée d'un bleu délavé, dont les bords étaient élimés. Le tampon « CLASSÉ » y était apposé avec une violence bureaucratique, un sceau d'infamie hurlant l'impunité de Malik.

Sarah ne respirait presque plus. Elle craignait que son propre souffle ne vienne déranger la disposition des rapports d'autopsie. Le papier était glacé, d'un grain cireux. Sous ses doigts, les feuilles semblaient palpiter d'une rémanence de la douleur que Joseph avait emportée dans la terre d'une fosse commune.

Elle fixa les photographies en noir et blanc. Le corps de Joseph n'était plus un homme, mais un paysage dévasté, une carrière de chair labourée. Les ecchymoses apparaissaient comme des abîmes de carrières abandonnées, des masses de sang coagulé sous une peau ayant perdu sa fonction de frontière. Les côtes brisées dessinaient sous l'épiderme des angles impossibles, des brisures évoquant des branches mortes forçant le passage à travers une terre meuble.

Elle remarqua la première anomalie. Une infime distorsion sur la photo du bras

gauche. À l'endroit où la barre de fer avait frappé, les bords de la déchirure semblaient s'enrouler. Pas comme une cicatrisation, mais comme une lèvre organique tentant de replier la chair pour cacher un secret. Au cœur de la plaie, là où l'os aurait dû blanchir, Sarah ne vit qu'un noir absolu, un vide de fosse commune qui aspirait la clarté de la pièce.

Le silence se densifia. Le tic-tac de la pendule murale parut ralentir. *Tac... Tac... Tac...*

Elle passa aux rapports écrits. Le jargon médical déshumanisait le supplice par la précision. Sarah lisait, mais les lettres commençaient à s'étirer comme de petits insectes noirs cherchant à s'échapper. Une goutte de condensation tomba du plafond, s'écrasant sur le mot « SOUFFRANCE » griffonné en marge. La tache dilua l'encre, transformant le mot en une plaie béante.

Sarah se figea. Elle ne tourna pas la tête. Dans le reflet de la vitre de la cuisine, elle vit son visage pâle. Elle inclina légèrement le buste vers la gauche, mais son reflet resta immobile une fraction de seconde de trop, les yeux fixés sur l'ombre du couloir, avant de rattraper son mouvement avec une fluidité écoeurante.

L'air devint chargé d'une humidité fétide, une odeur de vase et de feuilles décomposées.

Slurp. Shhh. Slurp. Shhh.

Le bruit du corps traîné dans le corridor n'était plus une hallucination. C'était la succion d'une chair déshabillée contre le linoléum poisseux. Sarah voulut se lever, mais ses jambes étaient de plomb. Le froid de la table migrait dans ses bras. Sa peau prenait la teinte grisâtre des clichés post-mortem. Sous ses ongles, une fine bordure de terres cuites poreuses commença à apparaître. Elle gratta nerveusement, mais la poussière de brique suintait de sa propre chair. Elle insista jusqu'au sang, mais

celui-ci était trop épais, noir comme la mélasse de l'Escaut.

Elle entendit un craquement sec. Ce n'était pas une voix. C'était le bruit d'une brique que l'on broie lentement contre une autre, un râle minéral qui résonna dans ses sinus.

Sur la table, les feuilles du dossier commençaient à se soulever, tentant de s'assembler. Les photos se superposaient. Le visage de Joseph se fondait dans celui de Sarah sur le formica. Elle fixa l'ombre projetée sur le mur. À côté de sa chaise, une autre silhouette s'étirait, une forme dégingandée dont les membres se pliaient sans articulations, grignotant le papier peint jauni.

Sarah sentit un froid polaire lui envahir la nuque. Elle savait que le dossier n'était pas un compte-rendu, mais une invitation. La violence de Malik avait agi comme une clé. Elle vit enfin, sur la dernière photo du corps recouvert d'un drap, une protubérance. Sous le papier glacé, au niveau de la poitrine de Joseph, il y avait un mouvement. Une lente ondulation.

Une main de filaments d'ombre émergea du bord inférieur de la photographie. Elle ne se posa pas sur la table ; elle glissa hors de la bidimensionnalité pour effleurer le poignet de Sarah. Le contact fut une absence totale de chaleur.

Sarah ouvrit la bouche pour hurler, mais sa gorge était obstruée par la sédimentation urbaine. Sa peau, là où l'ombre l'avait touchée, devenait granuleuse, identique à celle du cadavre. Le craquement de brique retentit une dernière fois, juste à son oreille.

La lumière s'éteignit.

Dans le noir complet, il ne restait plus que le bruit du papier qu'on déchire et le son rythmé d'un corps que l'on traîne vers le couloir. L'appartement commença à se rétracter. Les murs ne s'écroulaient pas, ils se repliaient comme les bords de la plaie sur la photo. La tapisserie jaunie devint la fibre bleue d'une chemise cartonnée géante.

Sarah ne criait plus. Elle s'enfonçait dans le sol de linoléum qui devenait cireux, absorbée par la fibre du récit. Elle n'était plus une observatrice ; elle devenait une page supplémentaire, une annexe organique insérée entre le rapport de toxicologie et le procès-verbal.

Le silence de Cambrai reprit ses droits. Dans l'appartement vide, il n'y avait plus de meubles, plus de femme, plus de dossier. Seule subsistait une fêlure verticale sur le mur du fond, une déchirure sombre dans le plâtre qui ne saignait pas, mais laissait entrevoir, derrière la structure de la ville, le vide absolu d'une fosse commune.

Le chapitre se ferma dans le craquement d'une brique que l'on finit d'écraser.

Chapitre 10

L'écho du macadam

Le ciel de Cambrai n'était plus une voûte, mais un couvercle de fonte, scellé par des siècles d'indifférence et d'humidité saline. En ce mois de mars 2026, la ville semblait avoir renoncé à toute velléité de lumière. La brique rouge, jadis chaleureuse, s'était muée en une peau poreuse et malade, exsudant une sueur froide qui collait aux paumes et s'insinuait sous les ongles. Sarah restait immobile dans son salon, où l'obscurité n'était pas une absence de clarté, mais une présence physique, une étoffe lourde et poussiéreuse qui s'enroulait autour de ses chevilles.

Elle ne regardait pas la fenêtre. Elle savait ce qui s'y trouvait : le reflet de son propre naufrage et, au-delà, la silhouette décharnée des clochers qui semblaient pointer du doigt un Dieu ayant déserté les lieux. Le silence de l'appartement était strié par des bruits infimes, des craquements de charpente qui résonnaient comme des vertèbres que l'on brise avec une lenteur méthodique. Sa peau lui semblait trop étroite, une enveloppe de parchemin sec menaçant de se déchirer au moindre souffle.

Depuis l'acquittement, Malik n'habitait plus une chambre, mais un vide. À quelques kilomètres de là, il jouait avec son smartphone comme on manipule un scalpel. Malik ne voyait pas des êtres humains ; il voyait des surfaces à inciser. Le meurtre de Joseph n'avait été qu'une étude sur la résistance des tissus. Mais le silence l'irritait. Il lui fallait un écho.

Dans l'appartement de Sarah, le téléphone s'illumina. Le signal fut bref, mais il déchira le silence avec la violence d'une lame sur de la soie. Elle ouvrit l'image. Le monde sembla se vider de son oxygène. C'était un arrêt sur image granuleux. On y voyait le visage de Joseph, sa joue écrasée contre le bitume. Ce n'était pas le sang qui

glaça Sarah, mais l'iris de son ami, d'un gris délavé, fixant l'objectif avec une lucidité insoutenable. Un regard de compréhension, comme si Joseph avait percé à jour la mécanique du vide.

Un second message arriva : *« Il respirait encore là, tu trouves pas ? »*

Sarah lâcha l'appareil. Elle se dirigea vers la cuisine. L'eau du robinet avait un goût métallique de terre. L'odeur de la menthe, leitmotiv de ses cauchemars, ne flottait plus simplement dans l'air ; elle mordait. C'était une brûlure acide dans ses sinus, une douleur chimique qui lui sciait les tempes.

Elle entendit un frottement.

Ch-shhh... Ch-shhh...

Le son s'arrêta devant la porte. L'air devint dense, chargé d'une humidité de caveau. Sur le lino beige, une trace d'humidité sombre dessinait une courbe irrégulière, comme si un sac de cuir détrempé avait été traîné là.

Elle retourna dans le salon, reprit son téléphone.

« Regarde bien le reflet dans la flaque, Sarah. On voit qui tient la caméra. »

Elle zooma sur l'image de l'agonie. Dans le miroir noir de la flaque d'eau, une silhouette se découpait. Malik. Mais derrière lui, dans le reflet de cette vidéo tournée des mois plus tôt, Sarah distingua nettement le papier peint de son propre salon. La déchirure près de la plinthe. L'image n'était pas une trace du passé ; elle était un pont.

Elle...

Sentit...

Une...

Pression...

Un souffle chargé de menthe brûlante s'écrasa sur sa nuque. Elle ne se retourna pas.

Elle savait que si elle faisait pivoter sa tête, elle ne verrait pas un homme, mais une forme vide, une silhouette découpée mal proprement dans la réalité, dont les bords grésillaient comme des pixels corrompus.

Une main glaciale s'enfonça dans son épaule. Pas en déchirant la peau, mais en la traversant, comme si Sarah n'était qu'une brume s'effilochant. Elle ferma les yeux, voyant le visage de Joseph une dernière fois. Dans le reflet des yeux du mort, elle se vit elle-même, entourée d'ombres immobiles.

Le silence revint. Sarah ouvrit les yeux. La silhouette avait disparu, laissant sur le dossier du fauteuil une pastille de menthe. Le bonbon semblait anormal, ses arêtes d'une perfection géométrique impossible, comme s'il avait été imprimé en trois dimensions par la réalité elle-même plutôt que fabriqué.

Elle se leva et s'approcha du miroir de l'entrée. Sous sa cornée, trois pixels noirs, parfaitement carrés, étaient incrustés dans sa chair. Ils ne reflétaient pas la lumière ; ils la buvaient. Sur le sol, elle ramassa une lentille de contact opaque égarée. En la portant à la lumière, elle n'y vit pas une couleur, mais une géométrie de fissures complexes. En tournant lentement la tête, les craquelures de la lentille semblèrent s'aligner parfaitement avec le tracé des rues de Cambrai visibles par la fenêtre.

La ville ne l'entourait plus. Elle la digérait. Sarah caressa les pixels sous sa peau. Ils étaient froids. Elle comprit que l'acquittement de Malik n'était que l'incubation d'une maladie plus vaste. Elle n'était plus une victime, elle devenait une extension de la brique, un fragment de l'écho.

Dehors, sous le ciel de fonte, la pluie recommença à tomber, lavant les rues sans jamais les nettoyer. Dans l'ombre du salon, Sarah attendit le prochain craquement, le prochain souffle brûlant, tandis que les pixels noirs commençaient à ramper lentement le long de ses veines.

Chapitre 11

Le rituel du froid

Le ciel de Cambrai n'était plus une voûte, mais un linceul de plomb liquide, si bas qu'il semblait vouloir écraser les flèches de l'église Saint-Géry. En ce mois de mars 2026, l'humidité n'était pas une simple météo ; c'était une infection. Elle s'insinuait dans les pores de la brique rouge, faisait gonfler le bois des huisseries et laissait sur la langue un goût persistant de ferraille rouillée. Sarah marchait, les mains enfoncées si profondément dans les poches de son trench-coat qu'elle en sentait les coutures menacer de lâcher. Sous ses pieds, l'asphalte avait la luisance huileuse d'une plaie ouverte.

Elle entra dans la supérette de l'avenue de la Victoire. Le carillon de la porte, un tintement grêle et désaccordé, résonna dans le silence poisseux de la boutique. À l'intérieur, l'air avait l'acidité d'un hôpital de campagne, sous laquelle rampait le parfum doucereux, presque charnel, des fruits dont la peau commençait à se liquéfier. Les néons, au plafond, grésillaient avec une régularité de métronome défectueux, jetant une lumière chirurgicale sur les rayons à moitié vides.

Sarah ne cherchait rien de précis. Elle errait. Elle s'arrêta devant le rayon des surgelés, là où le bourdonnement des compresseurs s'installait directement dans sa boîte crânienne. C'est alors qu'elle le sentit : une ponction d'oxygène, un changement de pression atmosphérique qui rendit l'air subitement plus dense. Elle tourna lentement la tête.

À l'autre bout de l'allée, Malik se tenait là.

Il portait un survêtement sombre dont la matière synthétique semblait absorber la

lumière au lieu de la refléter. Sarah fixa son torse. Elle attendit le soulèvement d'une couture, le frémissement d'un pli sur son nylon. Rien. Malik habitait son corps comme un intrus occupe une maison vide : sans en activer les fonctions vitales. Il ne respirait pas.

Le silence devint absolu, une vacuité sidérale qui semblait dissoudre les murs du magasin. Malik leva les yeux. Le choc ne fut pas celui de la violence, mais celui du néant abyssal. Ses pupilles n'étaient pas des fenêtres sur une âme, mais des orifices béants. L'éclat du néon ne se reflétait pas sur leur surface ; il semblait provenir de l'intérieur, comme un incendie boréal brûlant au fond de son crâne.

Il fit un pas en avant, une lenteur de reptile qui dilatait le temps. Sarah remarqua une anomalie infime : de son oreille droite s'échappait un mince filet de fluide noir qui s'évaporait avant même de toucher son col. Lorsqu'il pencha la tête, le craquement qui s'ensuivit fut d'une netteté insupportable, le son d'un bois sec qu'on brise en deux. Pourtant, son visage resta d'une impassibilité de marbre.

— Tu cherches quoi ? murmura-t-il.

Ses lèvres bougèrent, puis, avec un retard d'une fraction de seconde, le son parvint à Sarah. C'était une résonance grumeleuse, chargée de particules de silence, qui semblait émaner de l'air lui-même.

Sarah voulut hurler le nom de Joseph, invoquer le sang sur le trottoir, mais les mots étaient des pierres trop lourdes. Elle réalisa que Malik ne la voyait pas comme une ennemie, mais comme une structure moléculaire sans valeur. Il leva la main. Ses doigts, d'une pâleur de cire, s'approchèrent de sa joue. Sarah vit la peau de ses phalanges se tendre, révélant des structures osseuses aux arêtes trop saillantes, une anatomie de cauchemar dissimulée sous un derme de silicone.

Elle ne put reculer. Ses membres semblaient encloués au sol par une force

gravitationnelle invisible. La chaleur de son propre corps fut aspirée par cette main livide. Elle sentit la vie se retirer de sa peau, laissant une zone d'engourdissement cadavérique, une tache de porcelaine froide sur son visage.

— Il n'y a rien à trouver, continua Malik, et ses lèvres s'étirèrent en une rétractation musculaire dénuée de joie. Joseph... c'était juste un bruit qui s'est arrêté. Comme toi. Bientôt.

Il retira sa main et se détourna sans un bruit, se fondant dans les ombres entre deux rayons. Sarah resta seule. Sa joue était devenue d'un blanc crayeux, dépourvue de circulation. Elle sortit dans la rue, mais la transition fut une suture mal faite. La ville elle-même semblait avoir muté. Les fenêtres closes ressemblaient à des yeux vitreux, et les interstices entre les briques des maisons lui apparaissaient comme des gencives rétractées révélant une noirceur organique.

Elle pressa le pas vers son immeuble, mais le "Loop" l'aspirait déjà. Elle se retrouva à nouveau devant la porte de la supérette, le carillon désaccordé tintant à ses oreilles. Elle toucha sa joue : la cicatrice de marbre était déjà là, ancienne et nouvelle à la fois. Le temps n'était plus une ligne, mais une spirale de givre.

Lorsqu'elle parvint enfin à s'enfermer dans son appartement, le silence y était trop total. Elle s'assit sur le parquet, qui exhalait maintenant une odeur de terre gelée et de métal rouillé. Elle comprit que Malik n'était pas un monstre créé par la société, mais une brèche dans la trame du monde. La morale n'était qu'une fine pellicule de givre sur un lac de pétrole.

Elle regarda ses propres mains. Elles devenaient translucides, révélant des arborescences de glace noire sous la peau. Le froid n'était plus à l'extérieur. Il était son nouveau centre, une température isotherme qui égalait celle de l'univers. À travers la vitre, elle vit une silhouette immobile dans la rue, levant les yeux vers elle. Malik l'attendait, non pas pour la tuer, mais pour contempler sa pétrification finale.

Sarah ferma les yeux. Elle ne vit pas Joseph. Elle ne vit que le vide qu'elle avait entraperçu dans la supérette. Elle comprit enfin : Malik n'était pas le mal. Il était la température réelle de l'univers. Et le rituel du froid ne faisait que commencer.

Chapitre 12

Le secret du protecteur

La poussière n'est pas une matière inerte. Dans les sous-sols de la Maison des Solidarités de Cambrai, elle forme une strate de desquamations et de fibres broyées qui s'insinue dans les pores, tapisse l'arrière-gorge et transforme chaque inspiration en une petite agonie sèche. Sarah avançait entre les rayonnages métalliques qui gémissaient sous le poids des vies classées. Le silence de la ville, ce poids de plomb qui écrasait la Grand-Place en ce mois de mars 2026, ne parvenait pas jusqu'ici. À sa place, un grésillement de néon défectueux rappelait le cliquetis d'un insecte pris au piège dans une boîte crânienne.

L'air saturé d'une moiteur froide semblait provenir de la décomposition lente de l'argile sanguine des murs. Sarah sentait ses articulations protester contre l'intrusion du climat cambrésien, cette morsure métaphysique rappelant la finitude de la chair. Elle cherchait le carton n°412. Joseph.

Elle trouva la boîte au fond d'une allée où la lumière ne parvenait qu'en filaments maladifs. Le carton possédait une densité anormale, comme si les souvenirs de Joseph s'étaient condensés en une matière plus compacte que le papier. En posant la boîte sur la table de tri, le choc métallique fit vibrer ses dents. Elle ouvrit le couvercle. Une odeur s'en échappa : un mélange de tabac froid, de laine mouillée et une note ferreuse évoquant le sang séché sur un trottoir de brique.

Ses doigts, engourdis, triaient les fragments d'une existence jugée sans valeur : reçus de soupes populaires, croquis au fusain où les visages semblaient fondre, et une anomalie. Glissé sous une pile de journaux, un dossier ocre présentait des bords rongés par une usure acide. Il était marqué d'un ours en peluche dont un œil avait été

raturé de manière obsessionnelle, jusqu'à perforer le support.

Sarah ouvrit le dossier. Une photographie de 2008 montrait un petit garçon de six ans, le visage marqué d'hématomes bilieux. L'enfant ne regardait pas l'objectif, mais l'ombre du photographe. Ses yeux étaient des puits d'encre où toute lumière venait mourir. Au bas de la fiche figurait un nom : Malik B.

Le reflux œsophagien fut immédiat. Malik, le monstre qui avait fracassé le crâne de Joseph sur la place Aristide-Briand, était cet enfant. Les notes manuscrites de Joseph révélaient la vérité. En 2008, il était le voisin de palier. Il décrivait les coups sourds derrière la cloison, le silence de l'enfant qui ne pleurait jamais et « l'Ombre de la Brique », un père dont la violence n'était pas une explosion, mais une émanation constante. Joseph avait caché Malik dans son armoire. *« Je sentais son petit cœur battre contre ma paume, »* écrivait-il. *« Une pulsation fragile. Je lui ai promis que tant que je serais là, l'Ombre ne le toucherait plus. »*

Sarah remarqua un détail sur le cou de l'enfant sur la photo. Une cicatrice en forme de hélice de chair, une torsion géométrique qui semblait creuser un tunnel vers une obscurité que le papier ne devrait pas contenir. Joseph avait témoigné, sorti l'enfant du foyer, puis avait entamé sa propre déchéance. En sauvant Malik, il avait absorbé la noirceur environnante. Le meurtre de Joseph n'était pas un acte aléatoire. C'était une exécution. Malik avait tué le gardien de sa honte, le seul témoin du moment où il avait possédé une âme capable de souffrir.

Un bruit de frottement sur le béton interrompit ses pensées. Un balancement rythmé, lent, évoquant un pendule de chair. Sarah ne pouvait plus bouger. Une goutte de liquide sombre tomba sur le dossier, rongant instantanément le visage de Joseph pour ne laisser que le regard vide de Malik. Elle tourna la tête avec un effort surhumain. L'ombre projetée sur le mur ne correspondait à aucune source lumineuse. C'était une silhouette aux membres trop longs, aux articulations pliées dans des angles incongrus.

Près d'une canalisation, une main apparut. Sous la peau tendue, de petites ondulations semblables à des vers s'agitaient. Les doigts se refermèrent sur le métal de l'étagère qui se tordit dans un cri de détresse structurelle.

— Il n'aurait pas dû garder ces souvenirs, Sarah.

La voix de Malik était un murmure composé de mille échos venant d'un puits millénaire.

— Le passé est une peau que l'on doit arracher. Joseph... il aimait trop sa propre bonté.

Sarah sentit un souffle glacé sur sa nuque. Un ongle minéral effleura sa peau, précisément là où se trouvait la marque de l'enfant. Elle ferma les yeux. Un craquement sec retentit, le néon explosa.

Le "cut" fut brutal. Sarah se retrouva sur le palier de son appartement, les clés glacées à la main. La serrure céda avec un bruit de cartilage. Elle s'enferma dans le noir, le sang cognant contre ses tempes. Un froissement de papier attira son regard vers la table du salon. Le dossier 412 était là. La poussière autour de lui dessinait des cercles concentriques.

Elle ouvrit le carton. Les photos avaient muté. Le visage de l'enfant était tourné vers l'ombre du cadre, et l'excroissance sur son cou s'enfonçait désormais dans sa carotide. Sarah baissa les yeux vers sa main. Sous l'ongle de son index, une tache sombre rampait vers son poignet.

— Tu vois, Sarah, murmura la voix de Malik, émanant désormais des murs eux-mêmes, Joseph n'a pas essayé de me sauver. Il a essayé de me contenir. La cage a fini par avoir faim.

Une pression insoutenable s'exerça sur sa colonne vertébrale. Sarah s'effondra. Le carrelage de la cuisine n'était plus froid, il pulsait d'un rythme lent, calqué sur celui de la ville. Une fissure s'ouvrit au plafond, laissant perler un suintement noir. Elle comprit alors que le secret du protecteur n'était pas une information, mais une infection. Joseph avait été une éponge de souffrance, colmatant les fissures du monde avec sa chair. Malik avait ouvert la valve.

Un craquement organique déchira le silence. Ce n'était pas une rupture nette, mais le son fibreux d'une clavicule qui cédait pour laisser passer une structure sombre et spiralée émergeant de l'épaule de Sarah. Elle voulut hurler, mais ses cordes vocales s'enroulaient déjà sur elles-mêmes.

— Ne lutte pas, Sarah. Devient la brique.

Sarah ne sentait plus la douleur, seulement la géométrie du monde qui se réorganisait. Elle était devenue, comme Joseph, le réceptacle d'une vérité minérale. Elle était le murmure dans la terre rouge, la sentinelle d'un vide qui n'avait jamais cessé d'observer Cambrai. Malik, debout devant la fenêtre, regardait la cité avec une tendresse de propriétaire.

Dehors, la première goutte de pluie tomba. Elle était noire. Elle s'écrasa sur le trottoir et commença à dessiner le premier cercle d'une forme sans fin. La ville soupira et s'endormit dans les bras de son nouveau gardien, tandis que sous la peau des rues, la spirale continuait de tourner, inexorablement, dans l'indifférence du gris provincial.

Chapitre 13

L'escalade du vide

Le ciel de Cambrai n'était plus une voûte, mais une dalle. Un bloc de calcaire gris et poreux qui pesait de tout son poids sur les crânes, écrasant les pensées avant même qu'elles ne puissent éclore. En ce mois de mars 2026, l'humidité n'était pas une simple météo ; c'était une condition de l'âme. Elle s'infiltrait sous les cols de laine, ramollissait le carton des boîtes de souvenirs et faisait luire le pavé d'une pellicule huileuse reflétant les néons fatigués de la rue de Noyon.

Sarah marchait, le dos voûté par une sédimentation lente. La culpabilité strate après strate durcissait ses articulations, épaississant son sang. Depuis la mort de Joseph, la ville n'était plus faite de briques et de mortier, mais de plaies ouvertes et de silences poisseux. Elle atteignit son immeuble, une bâtisse dont la façade semblait suinter une tristesse séculaire. La clé tourna avec un cri de métal fatigué. L'escalier était un gosier sombre, étroit, saturé d'une odeur de poussière et de vieux repas.

Sur le palier du troisième étage, une vibration animale parcourut sa nuque. Elle poussa la porte. L'obscurité de l'entrée l'accueillit, mais une note discordante flottait dans l'air : une exsudation calcaire, un relent de ferraille rouillée et cette porosité capillaire typique de la brique de Cambrai imprégnée de pluie. Sarah resta immobile, la main crispée sur la poignée en laiton. L'air possédait une densité nouvelle, comme si la pression atmosphérique avait soudainement augmenté. Le parquet ne craqua pas sous son pas ; il semblait absorber le son, le dévorer.

Elle avança vers le salon sans allumer la lumière, craignant de figer une horreur sans nom. Ses doigts effleurèrent le chambranle de son bureau. Elle sentit sous la pulpe une anomalie infime : le vernis du bois se soulevait en de minuscules pustules

blanches, une réaction allergique de la matière. Un picotement acide lui brûla les doigts.

Elle pressa l'interrupteur. Le halo de la lampe LED, d'une blancheur chirurgicale, trancha la pénombre. Ses yeux se posèrent sur son bureau. Le dossier « Affaire Joseph Valier » était ouvert. Au centre exact de la déposition de Malik, là où il affirmait n'avoir été qu'un « spectateur impuissant », s'étalait une empreinte de pas. Une trace de boue grasse, sombre, dont les rainures industrielles semblaient palpiter. La fange était mêlée de débris de briques concassées et de minuscules éclats de verre qui brillaient comme des yeux de prédateur. Autour de l'empreinte, les fibres de cellulose se rétractaient en une efflorescence saline, se tordant dans une agonie silencieuse.

Le silence fut rompu par un son infime. *Frot... frot...* Un bruit de tissu traîné sur le calcaire.

Son smartphone, posé sur le plan de travail, s'alluma brusquement. La lueur bleutée paraissait trop intense, presque obscène face à l'obscurité ancestrale de la pièce. Une notification apparut. Sarah s'approcha, le bras lourd comme du plomb liquide. C'était une photo, prise quelques secondes plus tôt. On l'y voyait de dos, fixant le dossier. L'angle était impossible : le cliché provenait de l'intérieur du placard mural, un espace où aucun corps n'aurait pu tenir sans se disloquer. Sur l'image, la lumière LED se courbait violemment autour d'une forme sombre, une silhouette déguindée aux membres trop longs.

Sarah sentit ses chevilles se raidir. La sensation de pétrification montait. Sa peau prenait une texture granuleuse, une porosité capillaire qui absorbait l'humidité ambiante. Elle pivota lentement. Ses articulations craquèrent avec un bruit de gravier broyé.

Dans l'ombre portée par le buffet, Malik se tenait là. Il n'était plus le garçon du

tribunal. Sa silhouette oscillait, la lumière du réverbère extérieur semblant s'engouffrer dans le vide qu'il occupait. Son visage était une surface lisse, dépourvue de traits, à l'exception d'une fente horizontale d'où s'échappait une vapeur grise, l'haleine froide des cryptes.

Il ne fit aucun geste brusque. Sa voix s'éleva, hachée, pareille au frottement de deux briques :

— « Pas de vérité. Juste le poids. La brique sur l'os. Le silence qui dure. »

Sarah voulut crier le nom de Joseph, mais sa langue était devenue une pierre plate, un bloc de grès inutile. La transformation était désormais visible. Ses mains étaient grises, striées de veines blanchâtres comme un marbre de basse qualité. Elle n'était plus Sarah ; elle devenait un monument à la gloire du néant, une extension de l'architecture de la ville.

Malik avança d'un pas. Sous son poids, le lino se fendit, révélant une abîme de terre noire. Il tendit un doigt — un éclat de silice noire — et effleura le front de Sarah. Le contact déclencha une déflagration de silence. Le front de la femme se fendit. Pas de sang, juste une fissure nette dont s'échappa une cendre grise, une poussière de brique rousse qui s'écoula comme dans un sablier. À travers cette brèche, Sarah ne vit plus sa chambre, mais l'horizon infini de Cambrai, ses toits mouillés et ses impasses où la justice n'était qu'un mot gravé sur une pierre déjà effacée par l'acide des pluies.

Malik recula, se fondant dans les murs qui semblaient l'absorber.

Sarah resta seule, statue de douleur dressée au milieu des décombres de sa vie. Le dossier sur le bureau finit par se refermer de lui-même, poussé par un courant d'air qui n'existait pas. Sur la couverture, une nouvelle inscription était gravée par une usure prématurée de la fibre : *« Ici finit la lumière. »*

Dehors, le ciel de plomb descendit encore d'un cran. La pluie commença son lent

travail d'érosion sur le visage de pierre de Sarah, emportant chaque seconde un millimètre de son histoire vers les égouts de la cité. Cambrai n'était plus une ville. C'était un sarcophage.

Chapitre 14

L'asphyxie

Le ciel de Cambrai n'était plus une étendue gazeuse, mais une dalle de schiste froid, suspendue si bas au-dessus des toits qu'elle semblait vouloir écraser les cheminées de briques rouges. En ce mois de mars 2026, l'humidité n'était pas une simple météo ; c'était un linceul liquide qui s'insinuait sous les cols de laine, collait les cheveux aux tempes et portait en elle une odeur écœurante de terre remuée et de métal oxydé.

Sarah marchait sur le trottoir de la rue de la Selle. Ses bottines frappaient l'asphalte avec un bruit mat, un son sans écho, comme si la ville elle-même refusait de lui répondre. Elle sentait le poids de son propre corps, chaque articulation comme grippée par une silice invisible. Depuis l'acquittement, depuis que le verdict était tombé comme un couperet sur le cou de la décence, l'air avait changé de consistance. Il était devenu granuleux.

Elle s'arrêta devant la vitrine d'une boulangerie close. À l'intérieur, l'obscurité semblait palpiter. Ce n'était pas le noir vide d'un commerce éteint, mais une ombre dense, huileuse, qui rampait le long des comptoirs déserts. Sarah fronça les sourcils. Dans le reflet de la vitre, elle aperçut une silhouette derrière elle, de l'autre côté de la rue. Un homme, immobile, le visage mangé par l'ombre d'une capuche. Il ne la regardait pas. Il écoutait peut-être le battement de cœur de la terre. Quand elle se retourna brusquement, l'homme n'avait pas bougé d'un millimètre, mais son immobilité était contre-nature. On aurait dit une statue de sel gris, fondue dans le décor de briques délavées.

Elle reprit sa marche, le cœur battant contre ses côtes comme un oiseau en cage. La ville de Cambrai faisait silence, mais ce n'était pas le silence du repos. C'était le

silence d'une proie qui retient son souffle sous le ventre d'un prédateur. Partout, les rideaux de fer étaient tirés, les volets clos, non pas pour dormir, mais pour s'isoler d'une contagion invisible.

Elle atteignit la place Aristide-Briand. C'est là que l'occlusion devint palpable. Habituellement, même sous la pluie, il restait un résidu d'activité, un frémissement de vie provinciale. Aujourd'hui, la place était une arène vide, jonchée de papiers gras et de canettes de métal que le vent poussait avec des cliquetis de dents. Au centre, là où Joseph avait l'habitude de s'installer — ce coin de trottoir qu'il avait rendu presque sacré par sa seule bonté — il n'y avait plus rien. Rien qu'une tache sombre sur le béton, un vestige que la pluie de mars n'arrivait pas à laver.

Sarah s'approcha de la tache. À mesure qu'elle réduisait la distance, l'air devenait plus froid, d'un froid chirurgical qui semblait vouloir disséquer ses poumons. Elle baissa les yeux. La tache n'était pas seulement du sang séché. C'était une altération de la matière. Les pores du béton s'étaient dilatés, comme une peau qui aurait hurlé.

— Sarah.

Le nom fut prononcé avec une douceur venimeuse. Elle ne sursauta pas. La terreur était trop profonde pour permettre un mouvement aussi brusque. Elle tourna lentement la tête.

À dix mètres d'elle, Malik l'observait, assis sur le dossier d'un banc public. Sa peau paraissait presque translucide sous la lumière blafarde des réverbères. Il ne souriait pas. Sa cruauté ne s'exprimait pas par des actes, mais par la courbe de ses épaules, par cette manière qu'il avait d'occuper l'espace comme une erreur architecturale. Ses doigts — longs, trop longs — tambourinaient sur le métal froid du banc avec une régularité de métronome. *Tac. Tac. Tac.*

— Vous cherchez quelque chose, Sarah ? Sa voix était une vibration qui rampait sur

le sol avant de remonter par ses chevilles. La vérité, peut-être ?

Sarah ouvrit la bouche, mais aucun son ne sortit. Sa gorge était tapissée d'une poussière sèche, comme si elle avait avalé des cendres. Elle vit Malik se lever. Ses mouvements étaient d'une fluidité anormale, sans le moindre bruit de tissu froissé, sans le moindre craquement d'os. Il glissait sur l'asphalte comme une tache d'encre sur un buvard.

— Ils ne vous parleront plus, continua-t-il. Ils ont compris. La ville a compris. Le sang de Joseph... il n'a pas coulé pour rien. Il a servi de lubrifiant.

Il s'arrêta à deux mètres. L'odeur qui émanait de lui était celle d'un lieu clos où l'on aurait laissé pourrir des fleurs de lys dans de l'eau croupie. Sarah recula, mais ses jambes pesaient des tonnes. Elle comprit alors que Malik n'était pas un intrus dans cette ville. Il en était devenu l'expression la plus pure. Le vide qu'il portait en lui s'était propagé comme un gaz lourd, s'infiltrant sous les portes jusqu'à ce que personne ne puisse plus émettre le moindre cri.

Malik tendit une main. À la jonction de ses ongles et de sa chair, il y avait une fine lisière de noirceur, comme si ses veines étaient remplies de suie. Elle vit un léger tressaillement sous la peau de son poignet — non pas le battement d'une artère, mais une ondulation minuscule, un parasite de l'ombre se nourrissant de l'indifférence ambiante.

— Partez, Sarah, souffla-t-il. Avant que la ville ne finisse par vous digérer.

Il tourna le dos avec une indifférence souveraine et s'éloigna vers les rues sombres de Saint-Druon. Sarah resta plantée là. Elle regarda les fenêtres environnantes. Elle savait qu'ils étaient là, derrière les rideaux de dentelle jaunie. Ils avaient tout vu. Et personne n'avait bougé.

Elle se remit en marche, mais ses pas ne faisaient plus aucun bruit. En passant devant la ruelle qui menait à l'ancien appartement de Joseph, elle s'arrêta. Le mur de briques semblait respirer. Les joints de mortier s'écartaient et se resserraient avec une régularité organique. Un suintement sombre, comme une bile noire, coulait lentement le long de la paroi. Sarah s'approcha, fascinée. Elle sentit une vibration dans le sol, un grondement sourd venant des profondeurs de la terre elle-même.

Elle leva les yeux vers le beffroi. L'horloge s'était arrêtée. Le silence de Cambrai n'était plus une absence de bruit. C'était une présence. Une présence qui l'observait avec des milliers d'yeux dissimulés dans les fissures des murs. Elle sentit alors une pression glaciale sur sa nuque. Pas une main, mais un courant d'air d'une précision chirurgicale, un baiser de givre sur sa peau. Elle ne se retourna pas. Elle savait que si elle le faisait, elle ne verrait que le néant.

Sarah rentra chez elle, ferma les verrous un à un, et s'assit dans le noir. L'obscurité n'était pas une absence de lumière, mais une matière visqueuse exsudant des murs.

Craac.

Le bruit d'une brique qui se fend résonna dans l'architecture de son crâne. Ce n'était pas un craquement sec, mais un déchirement fibreux. L'air devenait de plus en plus rare. Chaque inspiration lui laissait un arrière-goût de rouille et de vase séchée. Elle se leva pour chercher un verre d'eau, mais en ouvrant le robinet, le liquide était épais, d'un gris ferreux, s'étirant en filaments translucides comme des tendons qui s'agrippaient à la céramique.

Elle s'appuya contre le mur, sentant l'humidité traverser son pull. Un murmure monta du sol, une vibration traversant ses chevilles pour s'installer dans son bassin. C'était le son d'une multitude de bouches masticant dans le noir. La ville était en train d'être digérée.

Elle regarda par la fenêtre de la cuisine. La gouttière en zinc ne descendait plus en ligne droite. Elle ondulait, battant d'un pouls lent. Dans la cour, l'ombre s'était condensée en une masse de textures impossibles : peau parcheminée, écailles d'ardoise et goudron liquide. Malik, ou ce que la ville projetait de lui, n'était plus qu'une excroissance de la haine pure.

Sarah recula dans le couloir. Ses doigts étaient lourds, comme faits de plomb. Le silence avait changé de ton ; il était devenu humide. Un bruit de succion régulier provenait du placard de sa chambre. *Sluurp. Slap.* Elle sentit son propre corps se transformer, sa peau devenir aussi fragile que du vieux papier, ses muscles se calcifier en une sédimentation minérale.

Elle tendit la main vers la poignée du placard. Ses mouvements étaient d'une lenteur atroce, chaque centimètre gagné semblant prendre une éternité dans cet air devenu mélasse. Elle effleura le métal froid. Le bruit de mastication s'arrêta.

Elle tourna la poignée. La porte grinça, un son long qui déchira la structure de la pièce. L'obscurité à l'intérieur était un puits sans fond. Lentement, une géométrie de membres surnuméraires commença à émerger du néant, des bras trop longs articulés selon une perspective que l'œil humain refusait d'interpréter. Au milieu de ce chaos de chair pâle, un masque de briques concassées la fixait, des orbites desquelles s'écoulait une bile noire.

La chose fit un mouvement vers l'avant, une extension fluide. Sarah sentit une pression sur sa poitrine, une main invisible serrant son cœur. Elle comprit que Malik n'était que le catalyseur. Le véritable monstre était cette entité de briques et de sang nourrie par l'indifférence des voisins et le mépris des juges.

La main de la chose se referma sur sa gorge. Ce n'était pas une strangulation, mais une absorption. Sarah sentit le froid du métal et la rugosité de la pierre s'insinuer sous sa peau. Ses poumons cessèrent de lutter. L'engorgement était complet. Elle ne faisait

plus qu'un avec le silence de Cambrai.

Dehors, une nouvelle brique se fendit sur la façade. Sarah, devenue une sentinelle de l'ombre, une cariatide de chair pétrifiée, attendait désormais dans le noir absolu. Son regard de verre reflétait le vide d'une ville qui avait choisi de mourir plutôt que de regarder son propre reflet.

L'occlusion était achevée. Le silence était parfait. Dans le noir, le craquement d'une brique qui se fend résonna comme un premier cri de naissance dans un monde où le soleil ne se lèverait plus jamais.

Chapitre 15

La marche funèbre

Le ciel de Cambrai n'était plus une voûte, mais un couvercle de fonte, un dôme de scories pesant sur les rares passants de ce mois de mars 2026. L'air avait le goût du fer oxydé et de la brique froide. L'humidité s'infiltrait par les pores, s'accrochant aux os comme une morsure de salpêtre. Sous cette chape, la ville semblait avoir renoncé. Les réverbères, espacés comme les dents gâtées d'un géant moribond, diffusaient une lumière jaune pisseuse qui peinait à percer une bruine dense comme de la poussière de verre.

Sarah avançait. Son cœur était un noyau de plomb. Elle tenait contre elle une bougie de neuvaine dont la cire fondue sur ses doigts ressemblait à du suif humain, une peau morte collée à la sienne. Elle se dirigeait vers le coin de la rue des Liniers, là où la géographie de la ville s'était déchirée. Le son revint, physique : le bruit de la chaussure de Malik rencontrant la tempe de Joseph. Un son de fruit trop mûr qu'on écrase sur le trottoir. Un craquement sec dans le silence complice de Cambrai.

À quelques mètres, tapi sous un porche, Malik observait. Il ne ressentait pas le froid, seulement une inertie thermique absolue. Pour lui, le monde n'était qu'un décor en carton-pâte. Ses yeux absorbaient la faible lumière, fixés sur la silhouette voûtée de Sarah. Il sortit une main de sa poche, ses doigts d'une pâleur de cire. Joseph n'avait été qu'un objet qu'on démonte. À l'intérieur, il n'y avait eu que du sang et une plainte ridicule.

Sarah atteignit le lieu. Elle s'agenouilla, sentant les irrégularités du bitume percer sa chair. Elle posa la bougie. C'est là qu'elle vit l'anomalie. Dans l'interstice entre deux briques, une excroissance charnue, couleur gencive malade, palpait au rythme d'un

cœur inaudible. Sarah approcha ses doigts. La chose se rétracta, révélant une rangée de dents minuscules, blanches comme des grains de riz. Le silence devint un acouphène, une vibration cristalline qui étouffa le bruit de la pluie.

Malik fit un pas hors de l'ombre. Ses semelles de gomme ne produisirent aucun son. Il s'avavançait avec une curiosité clinique. Sarah sentit une chute brutale de la température, un zéro absolu qui rendait l'air solide. Elle sentit sa présence : une odeur de neuf, de cellophane et de lubrifiant industriel, une émanation qui le déshumanisait radicalement.

« C'est fini, la prière ? »

Sa voix fit vaciller la flamme. Sarah ne se retourna pas. Elle fixait la petite bouche de chair sur le mur qui mordait le vide. Malik s'accroupit. Il approcha sa main de la bougie. La chaleur semblait absorbée par sa peau. Sarah vit alors l'architecture impossible de sa moelle épinière sous son sweat-shirt, une géométrie aberrante qui semblait répondre aux fissures du mur.

« Joseph n'est plus qu'un souvenir qui pourrit, Sarah. »

Ses doigts frôlèrent la joue de la femme. Le contact fut une succion. Sarah sentit sa vitalité s'écouler vers lui. Sur le mur, l'excroissance laissa échapper un sifflement de vapeur. Malik sourit, ses lèvres sèches, bleutées. Il la redressa, la poussant contre la brique, là où la chair humide palpait. Sarah sentit les dents mordre son cuir chevelu. Un bourdonnement narcotique envahit son cerveau.

Le monde se dissolvait. Une mélasse d'ombre s'infiltrait par les pores. Le mur n'avait plus la rigidité du mortier ; il prenait une consistance de cartilage. La peau de Malik commençait à se fendiller, révélant une structure de cendre compactée, tandis que le crépi du mur tombait en lambeaux de peau morte. La fusion était totale, indiscernable.

« Écoute le silence, » murmura Malik.

Sa voix n'était plus qu'un bruissement d'insectes. Juste derrière lui, l'air se plissa comme un rideau de velours. Une fente verticale s'ouvrit, libérant une lueur de bile. Sarah, collée à la paroi par des lianes de chair translucide, vit les doigts de l'adolescent s'affiner en aiguilles d'ébène. Il n'était plus un prédateur humain, mais le symptôme d'une pathologie structurelle.

Le beffroi sonna une heure inexistante, un son étouffé dans l'huile. L'excroissance se rétracta brusquement. Malik tourna la tête, ses traits reprenant une apparence neutre, mais ses yeux restaient des puits de jais. Il se détourna, laissant Sarah s'effondrer dans la boue noire. Quand elle releva les yeux, il avait disparu.

Sur la brique rouge, là où sa nuque s'était appuyée, restait une tache sombre : une empreinte avec trop de doigts, brûlée dans la pierre. Sarah ramassa sa bougie. La mèche ressemblait à un petit doigt calciné. Elle fit un pas, puis un autre. Elle portait en elle une graine de froid, une inertie thermique qui ne la quitterait plus.

Dans la ruelle des Ursulines, Malik n'était plus. Il était devenu le mortier, la tache d'humidité, le craquement nocturne que les habitants tentent d'ignorer. L'ultra-violence avait trouvé son maître : l'ultra-patience des choses inanimées. Cambrai s'endormait, repue. La ville n'était plus un décor, mais un estomac, et le silence qui retombait était gras, dense comme une motte de terre jetée sur une tombe ouverte.

Chapitre 16

Le craquement du monde

L'impasse du Vieux-Marché n'était pas simplement un repli de la ville ; c'était une plaie ouverte dans le flanc de Cambrai, une incision purulente où le temps semblait s'être coagulé. En ce mois de mars 2026, l'air n'était plus une substance gazeuse nécessaire à la vie, mais une chape de plomb liquide, chargée d'une humidité si dense qu'elle s'insinuait sous les pores de la peau comme une huile rance. Sarah avançait, chaque pas résonnant contre les briques sombres avec la solennité d'un glas. Ses chaussures écrasaient des débris invisibles — verre pilé, vieux journaux détrempés, restes organiques non identifiables — produisant un craquement mou qui lui soulevait le cœur.

Elle s'arrêta à l'endroit précis. Là où, quelques mois plus tôt, Joseph avait cessé d'être un homme pour devenir une simple donnée statistique, une masse de tissus meurtris sous l'œil indifférent des caméras de surveillance. Le sol, ici, conservait une teinte plus sombre, une saturation permanente que la pluie n'avait jamais réussi à rincer tout à fait. C'était comme si la brique rouge avait bu l'agonie du vieil homme, la gardant au chaud dans ses entrailles minérales.

Le silence de l'impasse était artificiel, presque chirurgical. Au-dessus, le ciel de Cambrai, d'un gris d'étain, pesait sur les toits avec une malveillance tranquille. Sarah sentait une pression dans ses oreilles, un bourdonnement sourd, celui que l'on perçoit juste avant que la foudre ne frappe, ou que le monde ne se déchire.

C'est alors qu'elle le vit.

Il ne sortit pas de l'ombre ; il sembla s'en extraire, comme si l'obscurité elle-même se

densifiait pour lui donner forme. Malik. Une silhouette longiligne, presque filiforme, qui se détachait contre le mur avec une netteté dérangeante. Il ne bougeait pas. Il était simplement là, une anomalie géométrique dans le chaos des détritits.

Sarah sentit une goutte de sueur froide glisser le long de sa colonne vertébrale. Face à lui, Malik portait un sweat à capuche sombre, dont les fibres semblaient absorber la moindre particule de lumière résiduelle. Son visage ne révélait qu'une fraction de sa pâleur malade.

— Tu es revenue, l'assistante, dit-il.

Sa voix n'était plus humaine. C'était un sifflement de valve, un frottement de métal contre du cuir froid, dénué de toute modulation harmonique.

Malik inclina légèrement la tête. Le mouvement fut d'une lenteur reptilienne. À cet instant, une infime anomalie frappa Sarah : la manière dont son cou s'étirait. Le fascia sembla se tendre au-delà des limites physiologiques, créant une tension sous la peau translucide qui rappelait le mouvement d'un parasite migrant sous une membrane.

Il fit un pas. Un seul. Sarah recula d'instinct, ses talons butant contre une saillie de béton. Elle sortit une liasse de papiers froissés, les preuves de son errance, les fragments d'une enfance que le système avait broyée.

— Joseph t'aimait bien, Malik, articula-t-elle, sa propre voix tremblant imperceptiblement.

Malik ne répondit pas. Il resta figé, les bras ballants. C'est alors que Sarah remarqua qu'il ne clignait pas des yeux. Jamais. Ses paupières semblaient avoir perdu leur fonction réflexe, dévoilant des globes oculaires d'un blanc de porcelaine craquelée, où les vaisseaux sanguins ne formaient pas un réseau, mais une sorte de motif géométrique complexe, fractal et intentionnel. L'air autour de lui vibrait d'une

fréquence inaudible qui faisait grincer les dents de Sarah.

— Joseph... murmura Malik.

Le nom sortit de sa bouche comme un déchet. Il fit un autre pas. La lumière d'un réverbère lointain vint lécher son visage. Sa peau avait la texture cireuse des corps conservés dans le formol. On pouvait voir, par transparence, le réseau bleuâtre de ses veines qui pulsaient à un rythme asymétrique, une sorte de reflux visqueux.

— Joseph n'était rien de plus qu'une outre de fluides tièdes, continua Malik. Ses lèvres s'étirèrent en un sourire qui ne sollicitait aucun autre muscle de son visage, menaçant de déchirer les commissures. C'était le son, Sarah. Tu aurais dû entendre le son. Ce n'était pas un cri. C'était le bruit d'une outre qui se vide.

Il s'approcha encore. L'odeur changea brusquement : une pointe d'ozone métallique mêlée à la viande rance. Sarah sentit sa raison vaciller.

— Tu es une victime, Malik ! Ton père t'a laissé dans cette cave...

Malik s'arrêta à quelques centimètres d'elle. Il était un trou noir thermique. Sarah sentit le givre se former dans ses propres poumons. Dans le fond de ses pupilles, une multitude de minuscules fibres organiques s'agitaient dans l'humeur vitrée, tissant une trame complexe.

— La cave n'était pas une prison, Sarah. C'était une chrysalide. On m'a vidé de tout ce qui était inutile. Il n'est resté que le vide. Et le vide a faim.

Il leva une main. Ses doigts étaient anormalement longs, les phalanges possédant des articulations supplémentaires. Il approcha son index de la joue de Sarah. Elle était incapable de bouger, ses membres transformés en blocs de ciment.

Le mouvement de Malik se ralentit jusqu'au point de rupture. Chaque millimètre semblait durer une éternité. Sarah voyait les pores de sa peau se rétracter, les minuscules poils de son bras se hérissier sous l'effet d'une électricité statique anormale. Elle vit l'ongle de Malik, jauni, strié de rainures profondes. Juste avant le contact, elle remarqua que l'ongle n'était pas posé sur la chair, mais qu'il émergeait directement de l'épiphyse, sans cuticule, comme une excroissance minérale.

Le doigt effleura sa joue.

Le froid fut si intense qu'il se transforma instantanément en une brûlure fulgurante. Ce n'était pas le contact d'une peau humaine. C'était le toucher d'une limace de mer, une sensation de viscosité glacée qui s'infiltrait à travers ses pores pour atteindre son sang.

— Joseph m'a remercié, chuchota Malik contre son oreille. Il a trouvé la fin de tout. Le repos.

Il recula d'un coup, et la pression atmosphérique se relâcha brutalement. Malik la regardait maintenant avec une curiosité clinique.

— Regarde tes mains, Sarah.

Elle baissa les yeux vers ses paumes. Elles tremblaient. Sous la peau, elle crut apercevoir, pendant une fraction de seconde, le même mouvement de fibres sombres, la même pulsation asymétrique. Les briques de l'impasse ne semblaient plus solides ; elles paraissaient vibrer, se ramollir, comme si la réalité était une tapisserie mal tendue prête à révéler l'abîme.

Malik s'effaça dans l'ombre, non pas en partant, mais en se dissolvant. Sarah resta seule, le visage marqué par une tache de froid qui refusait de s'estomper. Elle laissa tomber les papiers. Ils s'écrasèrent dans la boue, l'encre se dissolvant sous l'effet d'une

humidité acide.

Elle sentit alors une démangeaison sous sa joue. Une démangeaison interne, profonde. Comme si une graine venait d'être plantée dans sa chair et poussait ses racines vers son cerveau. Sous la pulpe de ses doigts, elle perçut une vibration basse. L'impasse semblait s'étirer, les murs s'inclinant vers elle comme les côtes d'un immense thorax de pierre se refermant sur un poumon vide.

Elle appuya sur sa joue. Un millimètre de plus.

Le contact fut d'une froideur intersidérale. À l'endroit précis du toucher, la chair avait durci, devenant granuleuse. Des micro-cristaux de quartz noir poussaient sous la surface. Elle voulut crier, mais sa gorge ne produisit qu'un sifflement sec. Elle sentit une pointe acérée, fine comme une aiguille de glace, percer la paroi interne de sa mâchoire.

Craquement.

Le son ne fut pas perçu par ses oreilles, mais par résonance osseuse. Elle imagina une racine d'ébène s'enroulant autour de son nerf trijumeau. Elle fit un pas, et le sol produisit un bruit de succion, un *splat* mou, comme si elle marchait sur une langue géante déshydratée.

Le silence revint, mais c'était un silence carnivore. L'obscurité dans les coins n'était plus une absence de lumière, mais une matière sombre pulsant au rythme de son cœur. Sarah comprit alors que Malik n'était qu'une fissure, une brèche par laquelle l'Indicible s'engouffrait dans Cambrai. Et elle venait d'être choisie comme nouvel hôte pour cette géométrie de la souffrance.

Sa vision commença à se distordre. Son œil droit ne percevait plus l'impasse, mais un paysage de structures impossibles, des angles déviants. Elle vit des piliers de chair

pétrifiée soutenant un ciel de mercure noir.

Soudain, le craquement se répéta au niveau de son maxillaire. Elle sentit l'os se fendre parce que quelque chose à l'intérieur avait besoin de plus de place. La douleur était une symphonie de lignes blanches. Ce n'était pas la douleur d'un être vivant, mais celle d'une pierre qu'on taille.

À l'entrée de l'impasse, une silhouette se dessina. Une forme haute, aux membres possédant trop d'articulations, glissant avec un cliquetis d'insecte. Sarah réalisa que les ombres sur les murs étaient les doigts de cette chose, des appendices d'ombre cherchant une prise sur la réalité.

Le temps se dilata. Une seconde devint une heure. Sarah sentit une humidité chaude couler de son oreille. Ce n'était pas du sang, mais un liquide grisâtre, épais, exhalant une odeur de cave oubliée. Les filaments, fins comme des soies d'araignée mais résistants comme des câbles d'acier, envahissaient ses sinus. Elle ne pouvait plus fermer la bouche, sa mâchoire bloquée dans une béance forcée.

Les briques de Cambrai s'effritaient, révélant un mycélium noir palpitant. La ville entière n'était qu'une croûte sur le corps d'une entité prédatrice. Elle vit alors le visage de Joseph dans l'ombre portée de la créature, mais ce n'était qu'un masque de chair tendu sur le néant.

Elle sentit une dernière poussée derrière son œil droit. Le globe oculaire fut lentement, méthodiquement, expulsé vers l'extérieur par la croissance orbitale. Elle ne vit plus le monde des hommes. Elle vit le mécanisme. Elle vit les engrenages de la cruauté et les fils de soie noire reliant Malik à cette chose, et la chose à elle-même. Ils formaient une chaîne trophique où la souffrance était le carburant.

Le craquement final survint. Ce n'était pas un os, mais l'espace-temps.

Une fissure s'ouvrit dans l'air devant son visage déformé. Une main à sept doigts longs, terminés par des griffes d'obsidienne, s'avança. Elle se dirigea vers la joue de Sarah, là où la graine avait fleuri. Sarah resta immobile. Elle n'avait plus peur. Elle était devenue un monument à l'échec de la lumière.

La griffe s'enfonça doucement dans la chair durcie. Il n'y eut pas de sang, juste un son cristallin de verre qui se brise. L'impasse disparut. Malik disparut. Sarah se retrouva flottant dans une étendue de grisaille infinie, là où les âmes brisées de Cambrai errent sans fin. Au centre, elle vit une immense balance de fer rouillé dont les plateaux pesaient le silence. Et le silence de la ville était si lourd qu'il faisait basculer le monde vers l'abîme.

Elle ouvrit ce qui lui servait de bouche. Aucun son ne sortit. Elle sentit la graine libérer des milliers de spores d'obscurité qui s'envolèrent pour rejoindre les autres crimes impunis. Elle était devenue une partie du cycle. Elle ferma son œil valide ; l'autre resta grand ouvert sur le craquement d'un univers incapable de guérir.

Dans l'impasse déserte, les rapports judiciaires furent digérés par la terre. Il n'y avait plus de Sarah. Plus de Malik. Il ne restait que l'odeur de la brique humide et la certitude que sous la surface, quelque chose continuait de creuser.

Méthodiquement.

Et affamé.

Chapitre 17

L'ultime indifférence

Le pavé de Cambrai n'est pas une surface inerte ; c'est une peau rugueuse, poreuse, qui boit l'humidité rance du mois de mars pour la recracher sous forme d'un brouillard poisseux. À cet instant précis, Sarah n'est plus une femme de quarante-deux ans, plus une ancienne assistante sociale, plus l'ombre de celle qui cherchait à réparer le monde. Elle est une joue écrasée contre le granit froid. Une oreille qui capte le bourdonnement électrique d'un réverbère agonisant. Une bouche qui goûte le fer et la poussière.

Le silence de la rue possède une densité physique. Ce n'est pas l'absence de bruit, c'est une présence. Un poids sur ses tempes, une vibration infra-basse émanant des fondations mêmes de la ville. La brique rouge, gorgée de siècles de résignation, ronronne enfin de satisfaction.

À quelques centimètres de ses yeux, une fissure dans le trottoir devient un canyon. Un cloporte s'y agite frénétiquement avant de s'immobiliser, pétrifié par une ombre qui s'allonge.

L'ombre de Malik.

Il ne marche pas. Il glisse dans l'espace laissé vide par la réalité. Sarah note un détail qui la glace plus que le choc : Malik ne cligne pas des yeux. Ses paupières restent relevées, dévoilant un blanc d'œil sec, une porcelaine mate qui semble avoir oublié la fonction de larmes. Le son de ses baskets sur le bitume mouillé n'est pas un craquement, mais un frottement étouffé, un « scrouitch » de caoutchouc rappelant le bruit d'une main gantée de latex sur une plaie ouverte.

Malik s'accroupit. Le mouvement est fluide. Lent. Une économie de geste qui signe la fin de toute fuite.

— Tu voulais savoir... murmure-t-il.

Sa voix est un son plat, gris comme le ciel de province. Un larynx de nylon. Il n'y a aucune haine dans ses traits, seulement une symétrie trop parfaite, une immobilité des muscles faciaux qui suggère que Malik n'habite pas son corps, qu'il le porte comme un vêtement trop grand.

Il tend une main. Ses doigts sont longs, d'une pâleur de craie. Sarah observe la manière dont il approche son index de sa joue. Le temps se fragmente. Elle remarque une minuscule goutte d'eau qui pend au lobe de l'oreille du garçon, une perle de pluie qui refuse de tomber, défiant la gravité. Près de sa commissure des lèvres, une petite veine bat en code Morse. Un rythme saccadé, inhumain.

Le doigt approche. L'air entre sa peau et la sienne devient solide. Un mur de pression. Sarah veut hurler. Ses poumons sont pleins de poussière de brique.

Le contact a lieu.

Ce n'est pas une douleur. C'est une soustraction. Le bout du doigt est d'un froid surnaturel. À l'endroit où il touche la peau, Sarah ressent une absence totale de sensation, une zone morte qui se propage instantanément. C'est du néant injecté dans les veines.

— La vérité, Sarah... c'est qu'il n'y a rien. Joseph n'est pas mort avec un message. Il est mort parce que ses os n'ont pas supporté le poids de mon ennui.

Il rit. Un cliquetis sec de dés d'os dans une boîte en fer-blanc.

Il appuie un peu plus fort sur la pommette. Sarah entend un petit craquement sec. Ce n'est pas l'os qui casse. C'est le son d'une certitude qui s'effondre. Elle voit, dans le regard de Malik, la fin de tout. Pas une apocalypse de feu, mais une dissolution grise dans l'indifférence universelle.

Le champ de vision de Sarah se rétrécit. Malik se redresse avec une grâce insultante et ajuste sa capuche, un geste d'une banalité atroce, avant de s'effacer dans le brouillard. Il ne s'éloigne pas ; il se dissout.

Sarah gît seule. Elle regarde ses mains étalées sur le sol comme des étoiles de mer échouées. La transformation progresse avec une logique minérale. Sa peau prend d'abord la texture d'un papier journal humide, les mots de ses anciens rapports d'assistante sociale s'imprimant sur ses avant-bras en lettres d'encre grasse :
Inadaptée. Échec. Dossier classé. Puis, le froid remonte le long de sa colonne vertébrale, figeant ses vertèbres une à une dans le grès.

Le silence devient total jusqu'à ce qu'une forme émerge de l'ombre d'un porche. Ce n'est plus Malik. C'est la source. Une silhouette trop haute, aux articulations multiples qui se plient dans des directions interdites. Elle ne possède pas de visage, seulement une surface réfléchissante où se mire la désolation de la rue. L'entité se penche sur Sarah, interceptant la lumière du réverbère.

— Tu as cherché la vérité, petite cellule de chair. La brique est plus vieille que ton sang.

Sarah ne ressent plus de peur. Elle éprouve une mutation de la perception. Elle n'est plus étendue sur le trottoir ; elle est en train d'être bue par lui. Chaque grain de goudron est une bouche minuscule qui absorbe sa chaleur. Elle sent la structure moléculaire de la roche se réorganiser pour épouser son squelette. Une osmose minérale. Elle devient une extension de la chaussée, une irrégularité dans la brique,

une tache sur l'asphalte de mars.

L'entité se fond dans l'architecture. Elle n'est plus un visiteur, elle est le propriétaire. Elle attendra la prochaine vibration, le prochain éclat de violence gratuite pour incorporer une autre parcelle de conscience à sa structure.

Sarah ferme les yeux, ou plutôt, ses paupières se pétrifient. Une dernière goutte d'eau, froide, tombe pile dans le creux de son orbite restée ouverte. Elle ne cligne pas. Elle regarde la goutte se mélanger à sa propre humeur vitrée, prisonnière de la pierre, stérile.

Le lendemain matin, un employé municipal passe dans la rue avec sa balayeuse. Il remarque une nouvelle borne de béton, étrangement formée, sur le bord du trottoir. Il passe sa machine, pulvérisant un peu d'eau pour rabattre la poussière.

La borne ne bouge pas.

Tout est calme. Tout est propre. Tout est vide.

Et dans les profondeurs de la terre de Cambrai, quelque chose, pour la première fois, commence à respirer avec une régularité de métronome, en rythme avec le silence de ceux qui ont choisi de ne rien voir.

Chapitre 18

Le silence de Cambrai

L'aube sur Cambrai n'est pas une promesse ; c'est une exsudation. Sous une voûte d'étain qui semble peser de tout son poids de scories sur les toits de tuiles, la ville s'éveille dans une stupeur minérale. Le gris de lichen malade des façades ne reflète pas la lumière, il l'absorbe, la digère et la recrache sous la forme d'une pellicule huileuse qui nappe chaque linteau, chaque pavé, chaque pore de la peau. Le silence n'est plus une absence de bruit, mais une présence physique, une exhalaison de gaz lourd saturant les poumons et étouffant les rares sons de la vie matinale dans un mutisme de crypte.

Malik marchait. Ses pas sur l'asphalte produisaient une percussion régulière qui résonnait jusque dans les fondations des maisons de mineurs, comme si ses talons heurtaient une membrane tendue au-dessus d'un vide immense. Il n'avait pas hâte. La justice, cette vieille machine aux rouages grippés par l'indifférence, l'avait recraché avec une politesse presque obséquieuse. Il était libre, mais cette liberté avait le goût de l'acier froid et de la craie. Il enfonça ses mains dans les poches de sa veste ; le froissement du tissu évoqua un bruit d'insecte dans le grand vide de l'avenue. Devant une vitrine sombre, son reflet lui renvoya l'image d'une lacune, une fente dans le décor. Ses yeux, deux billes d'obsidienne dépourvues de reflets, ne regardaient pas le monde, ils l'aspiraient. Là où il passait, le givre sur les grilles de fer ne fondait pas ; il s'épaississait en excroissances cristallines semblables à de petites dents acérées.

Il se souvenait de la texture de la peau de Joseph sous ses phalanges. Ce n'était plus une agression, c'était une curiosité géologique, le fracas d'un fruit trop mûr qu'on transforme en matière organique. Ce souvenir ne déclenchait ni remords, ni plaisir. Juste la certitude d'être une anomalie nécessaire.

À quelques rues de là, Sarah ne dormait plus. Assise à sa table de cuisine devant une tasse de café dont la surface irisée rappelait une flaque de pétrole, elle sentait les murs se rapprocher. Le papier peint paraissait palpiter d'une respiration lente, imperceptible, comme si la maison elle-même était devenue un organisme en décomposition. Ses propres mains lui semblaient étrangères ; les veines bleutées sous sa peau diaphane ressemblaient à des racines cherchant à s'enfoncer dans le bois de la table. Elle n'était plus l'assistante sociale qui avait échoué ; elle était une trace de craie que l'oppression atmosphérique effaçait lentement.

Elle se leva, ses articulations produisant un craquement de bois sec. L'air dans l'appartement était devenu visqueux, chargé d'une odeur de poussière de brique et de sang froid. À sa fenêtre, elle vit la silhouette de Malik au loin, petite et insignifiante, mais elle comprit que l'espace autour de lui se contractait. Il ne marchait pas dans la ville ; il la digérait.

Malik s'arrêta à l'angle où Joseph avait l'habitude de s'installer. L'endroit avait été nettoyé, frotté, vidé de son humanité dérégulée, mais une tache de réalité persistait. Le goudron y paraissait plus sombre, plus profond. Il s'accroupit sans un bruit. Il approcha sa main du sol et perçut une chaleur de friction, comme si quelque chose de lourd avait été traîné là pendant des éternités. Un frisson parcourut sa colonne vertébrale — une reconnaissance. Il était le sculpteur de ce silence.

Soudain, l'air devint subitement plus froid, d'un froid endogène, moléculaire. Une odeur de terre mouillée et de laine rance monta des interstices entre les pavés. Malik tourna lentement la tête, ses vertèbres pivotant avec une lenteur calculée. L'ombre portée par le lampadaire s'étirait, formant une silhouette bosselée qui ne suivait plus les lois de l'optique. Au centre de cette noirceur dense, un scintillement d'écaille apparut. Puis, un sifflement ténu, humide, monta dans le silence : le bruit d'une respiration passant par une gorge pleine de fluide.

À sa fenêtre, Sarah vit la ville se pencher vers le jeune homme. Les toits de briques paraissaient s'incliner comme des cous de cygnes morts. Elle posa sa main sur la vitre ; le verre était d'un froid brûlant. Une buée opaque se forma sous sa paume, dessinant la forme d'une main aux doigts trop longs, aux phalanges multiples, tentant de traverser la paroi depuis l'autre côté. Elle ne retira pas sa main. Elle n'était plus qu'un témoin, l'archiviste de l'horreur indicible s'installant dans les rues de sa ville.

En bas, Malik fit un pas en arrière. Le sol sous ses pieds n'était plus solide ; il marchait sur une membrane tendue. Là où Joseph était mort, une petite fissure s'était ouverte dans le goudron. De cette plaie ne sortait pas de la terre, mais une exhalaison rousse, une brume épaisse sentant le sucre brûlé et la charogne. Dans cette vapeur, quelque chose de petit et d'humide émergea : un doigt, puis deux, puis trois. Ils étaient dépourvus d'ongles, la peau translucide révélant des veines d'un violet profond. Ils poussaient directement de la blessure infligée à la ville, tâtonnant le bitume avec une curiosité aveugle.

Le sifflement de la respiration devint un souffle fétide juste derrière l'oreille de Malik. Une voix, sourdant du centre de la terre, murmura une vibration sans voyelles, un craquement d'os sous la botte. Malik voulut parler, mais sa langue lui sembla trop lourde, un morceau de viande morte dans sa propre bouche. Il regarda les doigts tendus vers lui comme des antennes attendant un signal. L'aube n'apportait aucune clarté, elle ne faisait que souligner la grisaille universelle.

Il se détourna et commença à courir. Ses pas ne faisaient plus de bruit. Il fuyait dans de la ouate, dans un rêve de noyé. Sarah le regarda s'effiloche dans le brouillard jusqu'à n'être plus qu'une tache grise parmi les taches grises. Elle reporta son regard sur la fissure. Les doigts ne cherchaient plus Malik. Ils se tournaient vers elle.

Elle ferma les yeux, sentant le silence de Cambrai s'enrouler autour de ses épaules comme un sarcophage de mortier. La ville avait accepté le sacrifice. L'air dans sa chambre était devenu une substance granuleuse, une gangue de terre cuite. Sous son

front, la vitre vibrat d'un ronronnement de machine organique enfouie.

Dehors, le mouvement reprit, mais ce fut un simulacre. Un habitant sortit de l'immeuble d'en face, le visage gris comme le trottoir, et passa devant Malik sans le voir. Pour lui, le jeune homme n'était qu'un ornement urbain, une protubérance de la laideur ordinaire. S'il avait regardé, il aurait vu que le bras de Malik s'était allongé, que ses ongles avaient fondu en une plaque cornée blanche comme de la craie, et que son ombre s'enracinait dans les fondations.

Malik atteignit l'église Saint-Géry. La pierre calcaire lui parut molle sous sa paume, animée d'un frémissement de glaires. Entre son index et son majeur, une fine membrane translucide commençait à pousser. Il voulut cracher son défi, mais sa salive était une cendre filandreuse, absorbée instantanément par les pavés assoiffés. Un bruit de papier qu'on déchire retentit derrière lui. Il porta la main à son cou et sentit une incision sèche, une fente d'où émergeait un fragment de bleu — le bleu de la chemise de Joseph.

Sa cage thoracique commença à se remodeler, les os s'écartant pour laisser place à une nouvelle architecture interne. Il n'était plus Malik ; il devenait un monument, un reliquaire pour la violence qu'il avait exercée.

À sa fenêtre, Sarah vit les clochers s'étirer pour percer la voûte d'étain. Le placard de son couloir était désormais grand ouvert, révélant une obscurité violette d'où émergeait une forme faite de fragments de verre, de dents de lait et de poussière de brique. Cette chose, l'émanation de chaque cri étouffé, déplaçait l'espace autour d'elle. Elle enveloppa le bras de Sarah d'un velours moisi. Sarah sentit ses os devenir légers comme du bois mort. Elle ne faisait plus qu'un avec le silence de Cambrai.

L'aube acheva de se lever sur une cité qui n'appartenait plus au monde des vivants. Le soleil n'était qu'un œil cataracté observant une ville dont les murs étaient désormais plus épais, dont les rues étaient des veines battantes. L'ultra-violence avait été la clé ;

la ville était la serrure. Sous les briques, quelque chose de vaste et d'ancien venait de finir de s'installer.

Le silence reprit ses droits, plus lourd que jamais. Une cloche sonna, mais le son n'était pas métallique. Il sonnait comme un coup porté sur un os creux. L'ère de l'homme était finie. L'ère de l'indicible commençait, dans la poussière et le regret, sous une voûte éternelle qui ne se déchirerait plus jamais.

FIN

Merci d'avoir lu "LE DERNIER SOUFFLE DE JOSEPH"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)